

# revue d'histoire du bas saint-laurent



**RECIT DE VOYAGE EN CALIFORNIE DES FRERES  
MARTIAL ET SEVERIN RIOUX DE TROIS-PISTOLES**

# revue d'histoire du bas saint-laurent

Revue publiée  
par la  
Société d'Histoire  
du Bas St-Laurent  
60 Ouest de l'Evêché  
Rimouski, Québec.

## EXECUTIF

<b>Président</b>	Jean-Yves Leblond
<b>Vice-présidents</b>	Antonio Lechasseur Jacques Ouellet
<b>Secrétaire</b>	Marie-Ange Caron
<b>Trésorier</b>	Germain Thériault
<b>Directeurs</b>	Robert Claveau Noëlla Jean Bouchard Jacques Lemay
<b>Comité de rédaction de la Revue</b>	Robert Claveau Noëlla Jean Bouchard Antonio Lechasseur Jacques Lemay Jacques Ouellet
<b>Conseillère</b>	Lisette Morin

---

**juin 1977**

**volume IV**

**numéro 2**

---

## SOMMAIRE

<b>Editorial: Conscience historique et patrimoine régional</b> Antonio Lechasseur	2
<b>La ruée vers l'or en Californie</b> Jacques Ouellet	3 à 4
<b>RECIT DE VOYAGE EN CALIFORNIE DES FRERES MARTIAL ET SEVERIN RIOUX DE TROIS-PISTOLES</b> MARTIAL RIOUX	5 à 28

Les encres qui ornent le texte sont l'oeuvre de Michel Rioux (MIR)

---

Nous tenons à remercier de manière spéciale notre secrétaire, Mlle Marie-Ange Caron, qui a déniché le manuscrit et qui s'est chargée de sa dactylographie, ainsi que Mlle Lisette Morin qui a corrigé et préparé le texte pour l'impression.

Quelques corrections ont été apportées au récit telles que fautes d'orthographe (les plus voyantes) et la structuration par paragraphes. Ces quelques modifications n'ont entraîné aucun changement du texte, lequel a été suivi très fidèlement.

NDLR

Dépôts légaux:  
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU QUEBEC  
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU CANADA

Numéro international  
normalisé des publications  
en série: ISSN-0381-8454

La distribution du présent numéro a été facilitée grâce à la collaboration de la maison Les Distributeurs Eclair: Roland Amiot concessionnaire.

©1977 Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent. Toute reproduction interdite.

# RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

ARCHIVES RÉGIONALES  
DE L'U.Q.A.R.



Mgr Jean Langevin

## MEMOIRE DE MAÎTRISE

M. Gerald Garon, coordonnateur de secteur au Cégep de Rimouski et collaborateur à la Revue d'Histoire du Bas St-Laurent, vient de terminer son mémoire de maîtrise intitulé: **La pensée socio-économique de Mgr Jean Langevin**. On sait que Mgr Langevin, premier évêque de Rimouski est considéré comme un des pères de la pédagogie au Canada français. Par Mgr Langevin, M. Garon se proposait d'étudier les idées sociaux-économiques des gens d'Eglise dans la deuxième moitié du XIXe siècle, ceux qui idéalisèrent le passé et prônaient un retour à la terre pour fuir l'inhumanité de la civilisation industrielle. Mgr Langevin fut un de ceux-là. "Pour lui," nous dit M. Garon, "l'agriculture fut le remède à tous les maux de la société".

## UNE COLLECTION RÉGIONALE DE PHOTOGRAPHIES

La Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent sollicite les lecteurs de sa Revue. En effet, notre organisme a obtenu une subvention du Bureau de Création d'Emplois qui permettra d'entreprendre la préparation d'une "Collection Régionale de Photographies" et de procurer de l'emploi à trois étudiants pour la période estivale. Pour ce faire, nous sollicitons toutes les personnes ayant en leur possession des photographies anciennes et intéressées à les léguer à la Société. En cueillant ces fidèles souvenirs du passé nous pourrions les classer et les protéger adéquatement.

Si parfois vous hésitez à faire don de vos photos, nous serions tout de même intéressés à les reproduire et à vous les retourner. Même si vous n'avez pas de photos, peut-être connaissez-vous des gens possédant des clichés intéressants et des négatifs. Nous vous invitons à nous communiquer leur nom et il nous fera plaisir de prendre contact avec eux.

Pour toute correspondance à ce sujet veuillez écrire à:  
"Collection Régionale de Photographies"  
Université du Québec à Rimouski  
300, avenue des Ursulines  
Rimouski, Québec.

## FREDERIC BOUCHER, UN GRAND MECONNU...

Aux limites des municipalités de Bic et Saint-Fabien, près de la nationale 132, se dresse un petit monument élevé à la mémoire de Frédéric Boucher. Au tournant du siècle, ce bicois a montré des qualités exceptionnelles de courage et d'animateur d'homme: il fut tour à tour maire, marguillier, président de la commission scolaire, directeur de la société d'agriculture régionale. Cet homme clairvoyant montrait déjà la nécessité des coopératives en milieu rural, du syndicalisme, du renouvellement technologique en matière agricole, de la formation professionnelle des cultivateurs. Ainsi son action déborda rapidement le cadre régional, de 1910 à 1920, il fut le président-fondateur de la Société coopérative des Fromagers, devenu plus tard l'importante Coopérative fédérée du Québec. La Société d'Histoire du Bas St-Laurent croit qu'il y a de l'intérêt non seulement de la population bicoise mais encore de toute la région, que la municipalité de Bic procède à la rénovation de ce monument et à son installation dans un lieu public plus adéquat par respect pour la mémoire de cet éminent citoyen.

## PROCHAIN NUMERO

Pour souligner à sa façon l'année des Communications dans l'Est du Québec, le prochain numéro de la Revue d'Histoire du Bas St-Laurent aura pour thème: **LES COMMUNICATIONS**. La compagnie Québec-Téléphone nous fournira une importante contribution avec un article sur l'histoire de la téléphonie. De plus, quelques articles sur la presse écrite nous sont déjà promis. Une sollicitation spéciale a été faite auprès du Conseil des Communications de l'Est du Québec pour trouver de nouveaux collaborateurs à cette occasion.

Ce numéro de la Revue d'Histoire doit normalement être prêt à la fin de septembre, alors que se tiendra à Rimouski le congrès annuel de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française.

---

# éditorial

---

## Conscience historique et patrimoine régional

### • UN DOMAINE DE LA CULTURE

Il est un secteur de la vie des sociétés qui se laisse difficilement définir. En effet, le monde culturel englobe, par sa nature ambivalente, maints aspects de la vie collective en plus des efforts que l'homme déploie pour donner une couleur particulière à son existence. Certains champs de la connaissance sont à même de servir cette dernière préoccupation et nous croyons que la science historique en est l'un des éléments principaux. L'homme cherchant une raison d'être ne peut laisser de côté son évolution et ne peut s'empêcher de jeter un regard critique sur son propre cheminement. Le temps a même produit des spécialistes capables de répondre aux interrogations que l'actualité a le devoir continu de soulever.

### • PASSE ET PRESENT, OU LE DIALOGUE DES TEMPS

Comprendre le présent par le passé et le passé par le présent, nous dit Marc Bloch, mais pour se faire il faut que les historiens ne se coupent pas de leur propre vécu et acceptent d'assumer consciemment ce que nous appelons ce dialogue des siècles. Les problèmes d'aujourd'hui trouvent leurs explications dans le fait des générations antérieures, vieilles ou récentes. Et à l'inverse, le passé se "construit" et s'éclaire à mesure que se déroule la trame du devenir collectif.

### • CONSCIENCE HISTORIQUE COLLECTIVE ET ROLE SOCIAL DE L'HISTORIEN

A mesure que ce souci de l'histoire de structure jusqu'à devenir discipline scientifique, remarquons que les recherches historiques (de spécialistes ou d'amateurs) deviennent elles-mêmes une composante du jeu de la réalité sociale en influant de manière certaine sur son cours. Dès lors, l'historien s'insère doublement dans la société où il vit en étant d'abord le reflet de son époque dans ses travaux et ensuite un agent de changement en permettant à son groupe culturel de prendre conscience de son identité; cela tout en élargissant les avenues de la connaissance. L'historien contribue ainsi de manière significative à la conscience historique de son temps.

Ajoutons que dans une certaine mesure, plus la conscience historique populaire est développée, plus grande est l'identité d'un groupe ou d'une population. Cependant, les travaux d'historiens n'auront jamais comme but premier de fournir des leçons ou des chemins à suivre, mais ils peuvent tout de même orienter l'action. Ainsi, la "théorie" se lie-t-elle à la pratique.

### • LE PATRIMOINE REGIONAL COMME INSTRUMENT DE LA CONSCIENCE HISTORIQUE

La richesse d'une région: vestiges matériels tels que vieux édifices, outils, objets d'utilité courante, archives écrites, visuelles ou sonores, folklore, traditions, etc. sont autant d'éléments qui entrent dans la catégorie des "biens culturels" susceptibles de jaloner notre conscience historique. Ces biens deviennent intéressants pour eux-mêmes dans la mesure où ils sont mis en valeur et considérés comme autant de documents capables d'explicitier les conditions d'existence des générations qui nous ont précédés. Donc nous devons porter une grande attention à ces outils de la conscience que sont les vieux papiers, lettres, livres, procès-verbaux, à ces meubles anciens, à ces belles maisons dont l'architecture nous révèle autant de préoccupation d'un autre âge. En y regardant de près, notre région regorge de fidèles témoins de ces époques, elles-mêmes sources de notre temps.

### • UNE CONTRIBUTION A LA MISE EN VALEUR DU PATRIMOINE REGIONAL

Préoccupée par la conservation et la mise en valeur du patrimoine, la **Revue d'Histoire du Bas Saint-Laurent** veut souligner de manière spéciale la semaine qu'on lui consacre au mois de juin en publiant un manuscrit fort original. Monument de notre histoire régionale, le récit de voyage de Martial et Sévérin Rioux, deux frères de Trois-Pistoles, au moment de la "Ruée vers l'or" en Californie, illustre comment on était tenté de partir à l'aventure soit par goût, soit par nécessité. On quittait alors son pays sans trop savoir dans quoi on s'embarquait et vers quoi on se dirigeait. Ce récit est en lui-même un exemple type de ce que durent affronter bon nombre de Canadiens français qui allèrent chercher fortune aux Etats-Unis. Ce document a donc un intérêt régional et national connaissant tant soit peu l'ampleur du mouvement d'exode qu'a connu le Québec au XIXe siècle.

Ainsi, la Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent marque encore une fois son souci du patrimoine régional non seulement par des efforts de conservation mais aussi par la diffusion, en rendant ici accessible un document qui peut alimenter notre conscience historique régionale.

Une "Semaine du Patrimoine" ce n'est pas de trop pour regarder autour de soi et pour réfléchir à tous ces souvenirs. En lisant ce récit, peut-être aurez-vous la "mémoire en fête"!

**ANTONIO LECHASSEUR**  
vice-président.

# La ruée vers l'or en Californie

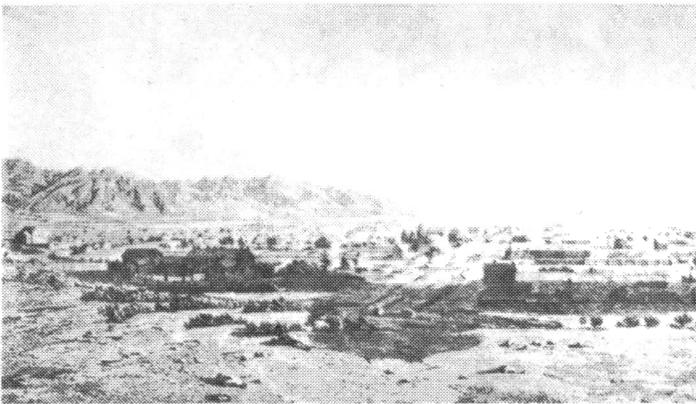
Le 24 janvier 1848, près de Sacramento, un ouvrier d'une exploitation forestière appartenant à J.A. Sutter, découvrit des pépites d'or mêlées au gravier du sol. Sa découverte fit bouillir de neige et déclencha une ruée d'aventuriers pressés de faire fortune. Les uns vont traverser les montagnes Rocheuses, comme les frères Rioux, d'autres arriveront par voie de mer après avoir traversé l'isthme de Panama ou contourné le Cap Horn. (1)

## Le type parfait de l'aventurier

Foule disparate que ces aventuriers qui vont tenter d'aller faire fortune en Californie. Scélérats et honnêtes gens y seront également représentés. Un trait commun va cependant les unir: l'optimisme. Ils ne s'attendent pas à des succès faciles mais ils sont tous convaincus qu'au bout du compte, ils récolteront les fruits de leur audace. Parmi eux, beaucoup d'ailleurs, moins par nécessité que par goût, vont abandonner la sérénité de leur existence pour se plonger dans l'aventure. Sous la protection de la providence, n'écouter que leur nature passionnée et curieuse, l'attrait du risque, la séduction de l'imprévu va agir avec tant de force qu'il leur sera impossible de résister à l'aventure.

Ni les distances (environ deux mille milles de St-Louis à Sacramento), ni le climat (étés étouffants entrecoupés d'orages et de cyclones), ni la nature sauvage (rencontre des "méchants indiens" et d'animaux" à l'air féroce"), ni les déserts (pendant des dizaines et des dizaines de milles, on devait abandonner tout espoir de trouver de l'eau) ne furent capables de décourager ces aventuriers à la poursuite de métal précieux. (2)

Le Québec a connu lui aussi ce type d'homme qu'est l'aventurier. Il constitue, nous dit Victor-Lévy Beaulieu, une véritable petite épopée dont on peut regretter que les hauts faits n'aient pas encore été colligés par un vaillant chercheur universitaire. Pouvait-il en être autrement dans un pays où l'on croyait faire fortune en se montrant un peu plus brave et un peu plus audacieux que les autres, surtout si l'on n'hésitait pas à s'expatrier pour ramasser cette mythique richesse qui allait permettre un retour triomphal? (3) C'est ainsi qu'il va se trouver plusieurs Québécois qui n'hésiteront pas à quitter leur village pour parcourir l'Amérique dans l'espoir de devenir millionnaire. On allait aux Etats-Unis pour tenter sa chance. L'épopée de la ruée vers l'or attira donc des Canadiens français comme Charles Allard, Benjamin Bonneville, Louis Fontanelle, Sévérin et Martial Rioux.



Salt Lake City.

Source: Ray Allen Billington, *The Far Western Frontier, 1830-1860*, New York, Harper, 1956, 324 p.



Chercheurs d'or en Californie.

Source: Ray Allen Billington, *The Far Western Frontier, 1830-1860*, New York, Harper, 1956, 324 p.

## La grande fièvre de 1848-49

Par le traité de Guadalupe-Hidalgo (1848), le Mexique cédait aux Etats-Unis le Texas et la Haute-Californie. Ce traité mettait fin à deux ans de guerre entre les deux pays et fixait les frontières Sud des Etats-Unis. Tous les territoires au Nord du Rio Grande étaient maintenant en leur possession. C'est aussi à partir de 1848 que débute l'épopée de la ruée vers l'or en même temps que la mise en valeur des immenses territoires compris entre le Mississippi et la Californie.

Tout commença par la prodigieuse découverte faite dans la propriété de John A Sutter. Le 24 janvier 1848, James Marshall, un charpentier américain, inspectait un fossé nouvellement creusé lorsqu'il aperçut quelques particules de métal brillant. Il en porta un échantillon à Sutter. L'analyse confirma qu'il s'agissait bien d'or. La découverte ne resta pas secrète et en peu de temps la rumeur s'étendit d'abord dans toute l'Amérique puis dans le monde entier. La presse s'empara de l'affaire et la ruée commença. Les gens abandonnèrent leurs foyers pour aller tenter leur chance en Californie.(4)

Au début, beaucoup de chercheurs avaient effectivement fait fortune. D'abord le travail de prospection consistait à tamiser laborieusement le sable des torrents. L'outillage des prospecteurs était réduit à une pelle, à un sac grossier pour éliminer la couche supérieure de terre, et à un ou deux bols en bois qui leur servaient à laver le sable. Certains se bornaient à racler le fond des ruisseaux avec un simple couteau. Epuisés par le voyage, bien peu des nouveaux arrivants ne pouvaient rester des journées à fouiller le lit des rivières. Puis lorsque vint l'épuisement du métal précieux dans les cours d'eau il fallut recourir à d'autres techniques de prospection. Par exemple des chercheurs couchés sur le dos se glissaient péniblement dans des excavations à peine plus larges que leur corps et, à coups de pioche, faisaient tomber les pierres en espérant que ce soit des pépites.

La ruée vers l'or n'enrichit que quelques hommes. Elle en ruina bien davantage et en tua un sur cinq. Beaucoup de chercheurs découragés par leur malchance renoncèrent et se firent fermier, ce qui contribua à peupler cette région des Etats-Unis qui renfermait une autre richesse: la fertilité de son sol. (5).

Cette course au métal précieux, par la nature même, attira les spéculateurs. Au début personne ne songea à bâtir des maisons ou à cultiver le sol tout le monde était bien trop occupé à courir après cette richesse.

La fièvre de l'or ne contamina pas seulement les Américains mais aussi les étrangers. Des Anglais, des Français débarquèrent sur la côte du Pacifique. Commerçants, entrepreneurs, agents immobiliers et banquiers prospérèrent. Des criminels et des bandits de toutes catégories gagnèrent la Californie pour échapper à la justice et tenter la fortune. Pour protéger leur vie et leurs biens, les chercheurs durent faire respecter eux-mêmes la loi. Leur justice était souvent sommaire et expéditive. Ceux désignés comme coupables étaient pendus sans autre forme de procès.

La ruée vers l'or eut de multiples conséquences. Elle fit pousser comme des champignons des villes telles que Sacramento et San-Francisco. Cette dernière devint vite la ville à la mode. La découverte de l'or avait d'abord ruiner son port mais bientôt la foule y afflua et l'on vit surgir du sol toutes sortes de constructions. L'évolution de la Californie fit naître de nouveaux besoins qui allaient attirer une autre genre d'aventuriers intéressés surtout par la construction du chemin de fer. A la fin de 1849, la Californie comptait déjà 90,000 habitants.

JACQUES OUELLET

1. Frank L. Shcoell, **Histoire des Etats-Unis**, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1969, p.171.
2. Robert Lacour-Gayet, "La Ruée vers l'or" in *Historia*, no 139, 1958, pp.4-5.
3. Victor-Lévy Beaulieu, "Petite épopée de l'aventurier québécois" in **Perspectives-Dimanches-Matin**, 25 avril 1975, p. 12.
4. J.P. Zellinger, **A la conquête de la Californie**, Paris, Payot, 1939, pp. 210-225.
5. C. Chilton, **L'épopée du Far West**, Paris, Librairie Larousse, 1970, pp. 45-55.



L'aventurier! Sévère sur son poney?

Source: Bayrd Still, **Pionniers vers l'Ouest**, Tome II, Paris, Editions Seghers, 1961, 187 p.

*C'était en 1849. Par une belle matinée du mois d'Octobre, trois voyageurs s'acheminaient tristement de Trois-Pistoles de larmes, car ils venaient de dire adieu à leurs parents bien aimés, ils vont de quitter le toit paternel et le clocher de l'Eglise qu'ils ne reverraient peut-être jamais pour la Californie, ce pays est bien pénible parce qu'il faut faire ce voyage*

## Récit de voyage en Californie des frères Sévérin et Martial Rioux de Trois-Pistoles.

**Sévérin Rioux est né aux Trois-Pistoles le 14 mars 1825. Il avait 24 ans quand il a fait son voyage en Californie avec son frère Martial Rioux.**

C'était en 1849. Par une belle matinée du mois d'octobre, trois voyageurs s'acheminaient tristement, le cœur plein de larmes, car ils venaient de dire adieu à leurs parents bien aimés, de quitter le toit paternel et le clocher de l'Eglise qu'ils ne reverraient peut-être jamais; ils partaient pour la Californie. Le trajet entre Trois-Pistoles et ce pays est bien pénible, parce qu'il faut faire ce voyage à pied, exposé à bien des dangers. Voici le nom de ces trois voyageurs: Philippe Renouf fils, Sévérin Rioux et Martial Rioux son frère, c'est ce dernier qui raconte ce voyage...

En sortant de la maison paternelle pour entreprendre un si pénible voyage, nous nous sommes mis sous la protection de la Sainte Vierge, la priant de prendre soin de nous; car pour faire 2,700 lieues, l'on peut croire qu'il y ait bien des dangers à courir, et nous avons grand besoin de sa protection; ensuite nous avons monté à Québec où nous avons été deux jours, nous avons embarqué ensuite sur un bateau à vapeur pour Montréal, et de là nous nous sommes rendus au fort Saint-Jean, nous avons été à New York où nous avons été six jours, là nous avons fait rencontre d'un Allemand qui était bien respectable, il nous a conduit à bord d'un gros navire et nous avons mis treize jours à traverser cette mer immense qui est de 800 lieues, ensuite nous avons traversé la rivière de la Nouvelle Orléans, qui est cent lieues de long et quand nous l'eûmes traversée, nous avons été quelques jours bien en peine, car nous trouvions aucun ouvrage, mais après quelques jours d'inquiétude nous avons trouvé un engagement pour bûcher le long de la Rivière Rouge, mais nous avons refusé cet engagement, car c'était trop dangereux à cause des mauvaises bêtes qui habitent le long de cette rivière: il y a des serpents de différentes sortes ainsi que des cochons marons, il y avait aussi des crocodiles et beaucoup d'autres animaux dont j'ignore les noms, et quand nous avons connu les dangers que couraient ceux qui y travaillaient nous refusâmes.

Nous avons été plus loin le long de la rivière Mississippi où nous nous sommes engagées pour faire de la mélasse; il y avait 500 nègres qui y travaillaient; pour nous, nous gagnions quatorze piastres par mois, et notre ouvrage était de faire bouillir des chaudrons, et pour la mélasse, voici la manière dont elle se fait. Ils récoltent des cannes qu'on nomme canne à sucre, et ils les coupent par bouts avec des grandes tranches, ce sont des nègres qui sont chargés de cette ouvrage, ensuite ils mettent cela par pile dans des hangars, et quand ils en ont une grande quantité d'amasser, ils mettent cela par tas sur des toiles, et ces toiles sont sur des rouleaux qui tournent au moyen de la vapeur, et les toiles roulent sur ces rouleaux qui sont de bois, et quand le jus est extrait, ils en remplissent des grands carrés qui ont dix pieds et dont le dedans est entouré de plomb, et c'est au fond de ces bassins que se trouve la cassonnade, ils remplissent de ces cannes des boucaux, et ils charroient cela sur des parterres, mais nous n'y avons travaillé que trois jours, car la nourriture ne nous convenait pas, nous mangions que du gros lard salé et du pain fait avec du gru de blé d'inde, c'était impossible pour nous de travailler plus longtemps avec cette mauvaise nourriture, quant aux terrains de ces endroits, ils sont très bons, mais ils sont très inconfortables, car c'est un terrain bas, la rivière est plus élevée que la terre, de sorte que, quand la rivière gonfle, l'eau s'étend d'une manière extraordinaire, ils sont obligés de charroyer une grande quantité de terre pour faire des aboiteaux pour garder la terre afin que l'eau ne s'étende point trop, mais ils y a des années que les aboiteaux cassent, et l'eau monte d'une manière épouvantable l'eau monte jusqu'à la moitié des maisons, il y a même des personnes qui sont obligées de laisser leur demeure à cause de l'eau il y a des bourgeois qui sont presque ruinés dans ces inondations, car il y en a qui ont des grands parterres que l'eau couvre dans ces gonflements, et cela leur fait de grands dommages, car leurs cannes à sucre se trouvent presque

toutes cassées, alors ils ont grand nombre de nègres employés à faire retirer l'eau, et faire sécher la terre, ils plantent des piquets à la place des aboiteaux qui sont cassés, et dans les piquets qui sont plantés, ils mettent des sacs d'écluse et de toiles remplis de terre, et a force de mettre de la terre ils parviennent à faire retirer l'eau, et à sécher la terre, et quand la terre est bien séché, ils la labourent et ensuite ils plantent leur canne à sucre dans les rangs et ils sont deux ans avant de s'en servir pour faire de la mélasse.

Pour les nègres que les bourgeois ont à leurs services, ce sont des nègres qu'ils vont chercher dans les Indes, les Iles et autres places; en arrivant ils les accouplent, c'est-à-dire qu'ils les marient et quand ils en ont une trop grande quantité, ils en vendent, ils les con-

duisent dans la ville, et c'est à qui les vendra les plus chers, et les nègres sont si contents quand ils se vendent plus chers que d'autres, car il y en a de tout prix et ils se vendent tous à la criée. Ils les font mettre tous par rangs, et c'est très curieux à voir, il y en a qui se vendent \$80.00 d'autres \$160. c'est surtout leur taille et leur capacité, et ceux qui se vendent du plus haut prix se glorifient, disant aux autres: moi j'ai été vendu plus cher que toi, il paraît que vous ne vailliez pas beaucoup la peine de voir qu'ils vous ont presque donné pour rien, tandis que nous autres nous sommes si considérés, et les autres ne savent à quoi répondre. Quand aux bourgeois, ils sont bâtis dans leur cour, et les nègres sont bâtis par rangs, hors des cours.

Lorsque nous avons abandonné de travailler à la mélasse, nous nous sommes engagés pour naviguer sur

## LE MARCHÉ D'ESCLAVES

vant de s'en servir pour faire de la mélasse. Pour les nègres que les bourgeois ont à leurs services, ce sont des nègres qu'ils vont chercher dans les Indes, les Iles et autres places, en arrivant ils les accouplent, c'est-à-dire qu'ils les marient, et quand ils en ont une trop grande quantité, ils en vendent, ils les conduisent dans la ville, et c'est à qui les vendra les plus chers, et les nègres sont si contents quand ils se vendent plus chers que d'autres, car il y en a de tout prix et ils se vendent tous à la criée, ils les font mettre tous par rangs, et c'est très curieux à voir, il y en a qui se vendent \$80. d'autres \$160. c'est surtout leur taille et leur capacité, et ceux qui se vendent du plus haut-prix se glorifient, disant aux autres: moi j'ai été vendu plus cher que toi, il paraît que vous ne vailliez pas beaucoup la peine de voir qu'ils vous ont presque donné pour rien, tandis que nous autres nous sommes si considérés, et les autres ne savent à quoi répondre. Quand aux bourgeois, ils sont bâtis dans leur cour, et les nègres sont bâtis par rangs, hors des cours. Lorsque nous avons

un bateau à vapeur, nous avons cinq shelings par jour, nous y avons eu bien de la misère. Cette navigation est de 400 lieues pour gagner St Louis de Missouri, et nous avons navigué tout l'hiver; cela nous coûtait, car cette navigation est bien pénible à faire, nous avons eu beaucoup de misère, car nous travaillons jour et nuit, et c'était bien rare quand nous avons un petit peu de temps pour nous reposer le jour, pour cela notre travail était plus fort la nuit. Il fallait bien y travailler, car nous avons pas assez d'argent pour nous rendre à la Californie, et après avoir eu bien de la misère, nous avons clairé \$160. piastres chacun, nous y avons travaillé 108 jours. Il y avait trente-six chauffeurs, c'étaient presque tous des nègres; il y avait huit matelots. Pour l'eau de cette rivière elle est épaisse et il arrive beaucoup d'accidents au bateau, car l'eau est si épaisse que cela fait crever leur chaudière, et cette eau est très mauvaise à boire, quand nous en mettions dans un petit vaisseau, il se formait au fond une râche épaisse.

Quand nous avons abandonné de naviguer, nous nous sommes préparés pour nous rendre à la Californie. Nous avons acheté une petite voiture à quatre roues, et le Philippe Renouf se décida de ne pas se rendre à la Californie avec nous, car il trouvait le voyage trop dangereux, mais moi et mon frère nous avons persisté à notre dessein. J'ai pris deux associés et un autre qui nous a donné \$40. piastres pour être passager et partant de St-Louis de Missouri, nous nous sommes rendus à Saint-Joseph, nous avons fait 275 lieues qui est la même rivière de Missouri, mais l'eau est encore bien plus épaisse, car plus on monte plus l'eau est épaisse. Nous sommes demeurés deux jours à Saint-Joseph, et là nous avons acheté deux couples de boeufs, et une couple de vaches par rapport au lait, ce qui nous a été très utile; par la suite la voiture que nous avons achetée à Saint-Louis de Missouri nous a coûté \$72. piastres à St-Joseph avec le transport, et au bout de quinze jours que nous avons passé à Saint-Joseph, nous nous sommes préparés pour passer les prairies, il fallait prendre bien des précautions, car ce sont des places bien pénibles à voir et à passer, avant de nous mettre en route nous nous sommes acheté trois quarts de biscuits et un quart de cooRemse, avec un quintal de farine et 400 livres de lard fumé, avec d'autres petites provisions; nous avons apporté une petit poêle de tôle, avec une poêle à frire pour faire cuire nos provisions, et aussi une faux pour l'utilité de nos animaux, ensuite nous nous sommes achetés des fusils à deux coups et des pistolets à six coups, après avoir pris nos provisions et nos armes, nous nous sommes mis en route pour passer les prairies, mais nous craignons beaucoup de passer par là, car c'est une place très dangereuse, à cause des mauvaises nations qui y habitent.

Le 7 mai, nous avons pris ce chemin avec beaucoup de crainte, nos deux boeufs étaient attelés sur notre voiture à quatre roues, et nos vaches suivaient la voiture, nous avons fait une triste partance, car les chemins étaient très mauvais, il avait tombé une petite neige, et cela les avaient beaucoup gâtés, et pour arriver aux prairies nous avons eu beaucoup de misère par rapport aux mollières. Il y a bien des personnes qui ont entrepris de passer par là avec un petit assortiment de provisions, leurs animaux y ont péri parce qu'au sortir de ces mauvaises places, il n'y a pas d'abri du tout, et leurs pauvres animaux étaient si fatigués, car au sortir de ces mollières ils avaient chaud et point d'abri pour les mettre,

ils se mettent à trembler et ils meurent, et pour nous, nous avons mis deux jours à passer ces mauvaises places, quoique ce soit pas bien long, c'est ordinairement qu'une journée pour y passer, mais il faut que les chemins soient bien beaux, et les chemins étant mauvais, c'est pourquoi nous avons mis deux jours à les passer, il ne nous est arrivé aucun accident, mais ce n'est point sans l'aide de Dieu et l'intercession de la Ste Vierge, que nous nous sommes rendus jusqu'ici sans péril.

Après avoir passé les mollières, nous avons trouvé une couleuvre noire qui avait cinq pieds de long, et nous l'avons tuée aussitôt, elle était terrible à voir, nous en avons pas vu de semblable dans la suite de notre voyage. Nous avons marché un peu plus loin, et nous avons aperçu une sauvagesse assise sur l'herbe; nous nous sommes approchés d'elle pour lui parler, mais elle ne nous a pas répondu du tout, ensuite nous avons repris notre route avec inquiétude, car c'était très dangereux, nous regardions souvent derrière nous, et nous nous disions les uns aux autres: Je ne sais pas si nous reverrons encore ce cher St-Joseph, nous disions cela, car nous pensions jamais de parvenir à rejoindre nos parents chéris dans notre pays du Canada, car le voyage de la Californie est très périlleux. Pour les prairies que je viens de parler, elles sont à perte de vue et nous ne savions pas le temps qu'on mettrait à les passer car nous savions pas quelle grandeur qu'elles avaient, mais ce chemin est assez beau jusqu'ici, et nous avons marché cinq jours sans accident. Ensuite nous sommes arrivés à un petit village sauvage. Partant de ce petit village, nous sommes arrivés, à une rivière appelée Rivière Bleue, et là, nous nous sommes reposé une journée, partant de la grande rivière Bleue, nous sommes arrivés le 22 à la petite rivière Bleue, et dans ces places, il faut toujours faire le quart la nuit, nous avons commencé à veiller la nuit, et nous l'avons fait tout le long de notre voyage, nous étions toujours à quelques exceptions, de 15 à 20 hommes, et nous en mettions à garder les animaux, et d'autres à veiller autour de notre tente, chacun son tour, car il y a beaucoup de sauvage, nous en rencontrions des bandes de 30 et 40 à la fois il était par conséquent nécessaire d'être sur nos gardes, nous étions presque toujours plusieurs pour coucher, car nous nous attendions tous, mais le jour il était pas rare que nous fussions seuls, moi et mon frère, car les uns allaient vite, les autres doucement, les uns prenaient un chemin, les autres d'autres et il était toujours nécessaire d'être sur nos gardes.

L'habillement de ces sauvages est très curieux, ce sont des peaux d'Illinois passées ainsi que d'autres sortes de peaux, et une partie de ces sauvages se peignent le visage en rouge, ils se percent les oreilles de la grosseur du petit doigt et se mettent des pendants d'oreille, mais les autres chefs sont habillés d'une autre manière, car c'est tout en drap avec des épauettes d'or et des pendants d'oreille qui leur descendent jusqu'à la cheville du pied et ces sauvages ont presque toutes deux femmes, l'ouvrage de ces sauvages est la chasse et leurs femmes font le reste de l'ouvrage: tel que gratter les peaux et les passer et leur nourriture c'est le produit de leur chasse, ils tuent les boeufs Illinois, et tranchent leur boeuf bien mince, on voit presque le jour à travers, puis ils tuent des chevreuils dont la chair est pour eux un met délicieux, et beaucoup d'autres animaux qui sont en grande abondance, mais il y a des places qu'il n'y a pas beaucoup de



Méchant sauvage.

Source : Bayrd Still, *Pionniers vers l'Ouest*, Tome I, Paris, Editions Seghers, 187 p.

chasse, car ils se font des guerres entre eux à qui aura la meilleure place. Ils ont pour leurs armes des grandes flèches, ils mettent au bout une lame de pierre blanche toute dentelée, c'est très dangereux de se battre avec eux, car ils en ont qui tirent soixante coups sans arrêter, vous pouvez croire que nous pouvions faire le quart la nuit étant parmi de si mauvaises nations, nous étions toujours entre la mort et la vie, et il est bien certain que si nous avions pas été protégés par la Ste Vierge, nous n'aurions jamais pu passer parmi eux: Voici le nom de ces sauvages: paunis, gros ventre, piocheur, tête plate, pieds-noir, serpent sauvage, sauteur, et beaucoup d'autres dont j'ignore les noms.

En partant de la petite rivière Bleue, nous nous sommes rendus à la rivière Plate, et là il se tient beaucoup d'animaux, car l'herbe est en abondance, et l'eau est très commode. Il y a une foule de petits chemins étroits qui viennent jusqu'à la rivière, ils viennent tous les uns après les autres pour boire, il y a une grande quantité de loups ainsi que des couyotes, il y a des petits écureuils qui sont un peu plus petits que les nôtres, les écureuils et les couyotes ont leur demeure dans la terre, et ils sont très mauvais, il y a des moutons des montagnes qui sont un

peu plus petits que les nôtres ils ont la laine rase, et ils sont très farouches. Il y a beaucoup de serpents, tels que serpents sauteurs, serpents fouetteurs, serpents sonnettes et une foule d'autres dont les noms me sont inconnus, il y a des couleuvres de fer ainsi que des petits lézards, il y aussi une autre sorte de bête dont le nom m'est inconnu, elles sont très curieuses à voir, la tête faite comme celle d'un serpent et elles sont venimeuses, car ils ont des dards comme des serpents, une autre sorte de petite bête bien drôle à voir, ils ont une ressemblance avec les crapauds, ils ont le tout du corps tout dentelé, ils ont quatre pattes et une longue queue.

Partant de la rivière Plate, nous nous sommes rendus à un fort appelé Corne, toujours beau chemin, et ce fort est construit d'une curieuse manière: la mesure de la maison est en terre, quand au comble, il est comme tout autre, les châssis sont très petits, ils ont que quatre vites, ce fort est gardé par des soldats Américain, leur parterre est enclos par une épaisse muraille faite de terre. Du Fort Corne, nous nous sommes rendus le quatre juin à la rivière Blanche, toujours beau chemin, et là nous avons perdu une journée pour faire reposer nos animaux, en arrivant à la rivière Blanche, nous avons eu une forte tempête, le vent soufflait avec violence, la pluie tombait avec une telle rapidité, qu'en un clin-d'oeil l'eau couvrait la terre, le firmament était tout en feu, les éclairs déchiraient les nues, le tonnerre grondait sourdement, et à chaque instant, nous le croyions sur nos têtes, je n'ai jamais vu un spectacle si épouvantable, cela a duré toute la nuit, ensuite de l'orage il a tombé une grosse grêle poussée par un vent du sud-ouest, c'était une tempête très épouvantable, très remarquable, nous craignons que ce fut la fin du monde, le vent était si fort que nous avons beaucoup de peine à faire tenir notre tente, nous avons passé une bien triste nuit.

De la rivière Blanche nous nous sommes rendus le 8 à la Cour, c'est un rocher appelé la Cour, et le lendemain nous nous sommes rendus à l'église, c'est un rocher qui a 400 pieds de haut et le haut de cette roche est fendu, et ouvre beaucoup du haut, c'est une roche très tendre, et à la voir on dirait qu'elle a été travaillée par les hommes, les personnes qui passent par là écrivent là-dessus leur nom, ainsi que leur Patrie, et moi j'y ai inscrit mon nom ainsi que celui de mon pays, il grêle dans cette endroit presque tous les jours. C'est une roche qui fait beaucoup d'écho, nous nous sommes rendus à la rivière de la ramée, nous avons eu beaucoup de misère à la traverser, car nous l'avons passé à l'eau, nous avons bien manqué y périr, nous avons été obligés d'élever notre voiture, l'eau était rapide, mon frère s'est sauvé sur un cheval que nous amenions, il y avait un passager avec nous, qui était trop petit pour parvenir au courant, il s'est sauvé à la nage, s'il n'eût pas su nager, il y avait plus de vie pour lui; quand à moi je me suis sauvé bien misérablement, j'ai failli me noyer, si j'avais pas été vif pour m'élancer et prendre la queue d'une vache qui était devant moi, c'en était fait, j'aurais péri, il est bien certain que sans l'aide de Dieu, nous ne serions point parvenus à la traverser. Quand au quatrième (que j'oubliais) il s'est sauvé assez bien dans la voiture. Le lendemain il s'en est noyé deux dans la même rivière, car l'eau avait beaucoup augmenté et ils ont voulu passer dans leur voiture, mais malheureusement leur voiture a renversé et ils ont été précipités dans les flots. Plusieurs autres personnes ont

été obligés d'attendre pour passer que l'eau fut diminué, car le courant était trop rapide, le gonflement de cette rivière dépend de la neige qu'il y a dans les montagnes.

Après que nous fûmes passés cette rivière nous nous sommes rendus le lendemain à la montagne noire, il y avait beaucoup de neige sur le sommet de cette montagne c'était le quatorze. Le lendemain nous nous sommes rendus aux côtes noires, c'est un endroit où il y a beaucoup de plâtre, en avançant un peu plus loin (le 17) nous avons trouvé une place remplie de criquets trois ou quatre fois plus gros que les nôtres, ils ont la queue longue comme le doigt et ils sont bien noirs, la terre en est toute couverte. En partant de là nous nous sommes rendus à la rivière Plate, et là je me suis séparé de mes associés, je me suis trouvé seul avec mon frère, je me suis séparé d'eux parce qu'il n'était pas assez raisonnable et pas assez ménagés, ils auraient voulu tout manger les provisions d'un coup, et nous serions certainement mort de faim dans les plaines, car il n'y a rien à vendre ni cueillir et il fallait bien ménager pour avoir assez de provisions pour pouvoir nous rendre à la Californie, car il nous restait plus que le tiers de nos provisions et nous n'étions pas encore à demi chemin il fallait mieux faire petite vie qui dure plutôt que de tout mangé à la foi, et ensuite de s'en passer c'est pourquoi nous nous sommes séparés de nos associés, mais avant de nous séparer, nous avons partagé les provisions qui restaient, nous avons partagé également, ainsi que les animaux, et puis nous sommes associés deux par deux, moi j'étais avec mon frère. Ensuite nous avons continué notre route avec beaucoup d'inquiétude et de crainte, car plus que nous avançons plus c'était dangereux, qu'il était triste et émouvant, en traversant ces plaines de trouver des corps humain, morts et sans sépulture. Tout le long du chemin, on voit aussi nombre de petites croix plantés et des bouts de planche, ce sont des catholiques qui sont enterrés en ces endroits ils écrivent leurs noms sur ces croix ainsi que celui de leur patrie. C'était douloureux pour nous de passer par là, car on se disait il peut bien arriver qu'on ait le même sort de ces malheureux, car il en mourait de toute manière, de la faim, de la misère, du cholera, ou encore dévoré par les bêtes féroces, et de mille autres accidents. Ce qui est encore bien pénible c'est de voir des pauvres corps déterrés par les loups et à moitié dévorés, ils se font des trous dans la terre et à force de gratter avec leurs pattes ils parviennent à les déterrer, car ceux qui sont enterrés, n'ont point de tombe, alors ils les dévorent. C'est épouvantable d'entendre les hurlements de toutes ces bêtes féroces, l'on entend toutes sortes de cris, d'un moment à l'autre on s'attendaient à être dévoré, mais le bon Dieu et la Ste Vierge nous préservaient de tous ces périls, mais nous étions toujours en crainte.

Ils meurent aussi beaucoup d'animaux par la faim, car les sauvages mettent le feu dans les prairies et cela fait comme de raison brûler l'herbe et ceux qui passent avant que l'herbe soit poussé et qui ont des animaux il faut nécessairement qu'ils meurent n'ayant rien à manger, alors leur pauvre maître se voit forcer de quitter là leur voiture et de charger leur bagage sur leurs épaules et cela étant bien dénué par la fatigue et la misère, c'est bien pénible pour eux de se rendre à la Californie, car de là il y a encore long de chemin à faire. Partant de ces tristes places, nous nous sommes rendus à une rivière le 25, et cette rivière ce n'est que de la boue, nous avons été obligé de la traverser à cheval et encore avec bien misère nos

chevaux fatiguaient beaucoup dans cette boue épaisse et puis pas d'eau et nos animaux souffraient beaucoup de soif, ils avaient bien de la misère à passer cette rivière. Nous avons encore marché une demi journée c'est-à-dire une journée et demie sans trouver d'eau, nous sommes enfin arrivés à une petite rivière dont l'eau sortait bien clair des montagnes rocheuses et quoique cette eau fut bien belle, elle était véritablement poison, car tout animaux qui en buvait mourait sur le champ, et quand nous avons été pour passer cette rivière ignorant que cette eau fut poison, nous nous voulions faire boire nos animaux, avant de passer cette rivière, car il y avait deux jours qu'ils n'avait point bu du tout, mais comme nous approchions de la rivière pour les faire boire, nous avons entendu une voix forte qui nous criait ne faites point boire vos animaux ici car l'eau est poison vive, nos pauvres animaux étaient si altérés qu'ils voulaient en boire malgré nous, qu'il était douloureux pour nous de les voir si altérés et de ne pouvoir leur procurer une goutte d'eau. Pour les empêcher de boire il a fallu les frapper beaucoup, nous les avons passés assez heureusement à l'exception d'un boeuf qui s'était approché la langue trop proche de l'eau et qui a été bien malade, il est venu les yeux très rouges et tout ébatourdi, mais nous avons eu la chance de le réchapper, l'on voit quantité d'animaux qui sont morts sur le bord de cette rivière pour avoir bu de cette eau; grâce pour nous qu'il c'est trouvé quelque personne auprès de cette rivière quand nous avons été là pour nous avertir qu'elle était poison, car il est certain que nous aurions perdu la vie, parce que nous étions pour en boire nous-mêmes mais Dieu nous a préservé de ce grand danger.

Et partant de là nous sommes arrivés à une rivière appelée Sucrée, c'est de la très bonne eau et cette rivière nous l'avons traversée neuf fois par les détours qu'il faut faire dans les montagnes; nous sommes arrivés là le 25 juin et nous avons mis 5 jours à traverser ces montagnes, il y avait encore de la neige. Le premier juillet nous sommes arrivés à un chemin appelé l'Orégon, c'est-à-dire le chemin de la Colombie. Le 2 nous sommes arrivés à une rivière appelée le petit Dimanche. Le trois nous sommes arrivés à une autre rivière appelée le grand Dimanche, et là l'herbe était très rare, il fallait aller bien loin pour faire manger nos animaux. Le 5 nous avons passer dans une place appelée le Sable il y a sept lieues de ce chemin sableux et nous avons bien eu de la misère à le passer car nos animaux fatiguaient beaucoup pour marcher, et ils fatiguaient aussi par le manque de manger parce que l'herbe était très loin de là, nous sommes enfin parvenu à passer ce sable mais non sans beaucoup de peine. Le 6 nous sommes arrivés à la rivière Verte, l'eau est très bonne à boire, et il y a de la bonne herbe, mais cette rivière est très difficile à passer, car il y a beaucoup de courant et elle est profonde il nous a fallu faire passer nos animaux à la nage, quoiqu'il eût un homme là qui passait toute les personnes qui voulaient passer mais nous, il ne voulait pas nous passer mais après bien des supplications, il a consenti à nous passer, nous avons donné 5 piastres pour passer avec nos voitures, et nos animaux eux, ont passé à la nage jusqu'à une petite Ile qu'il y avait dans cette rivière, et sur cette Ile, il y a des personnes qui mettent des animaux en pacage et nous avons eu la chance, qu'en allant chercher leurs animaux, ils ont achevé de passer les nôtres, c'était à cause qu'ils s'étaient mêlés avec les leurs, et ils ne les connaissaient point c'est pourquoi ils les ont passés.

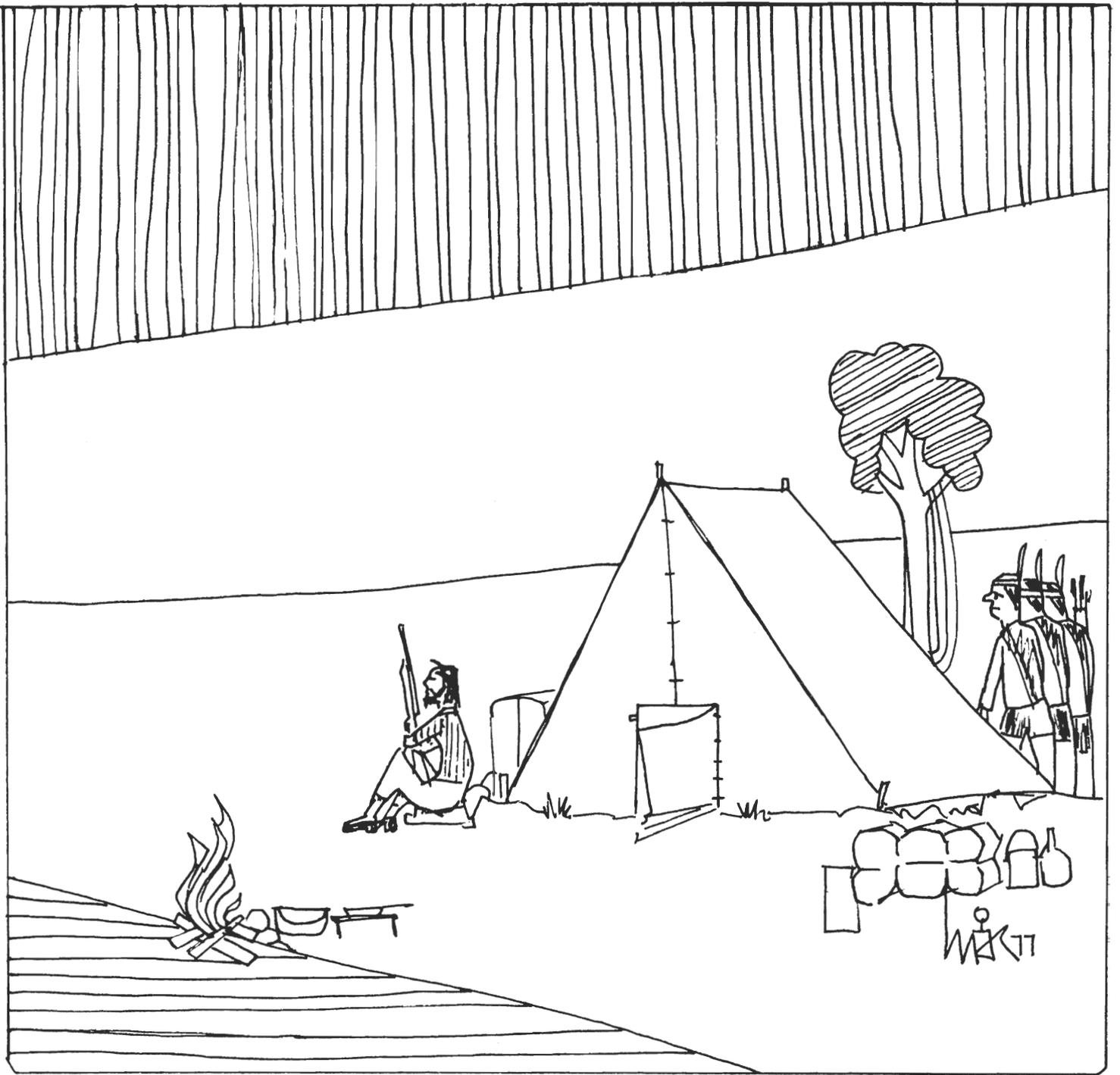
Après avoir passé cette rivière, nous sommes arrivés à une autre rivière appelée Chez Nous, nous l'avons passé assez heureusement, quoique cette rivière a une fourche qui est très difficile à passer, nous l'avons traversée sur nos animaux. Sans cette fourche la rivière serait facile à traverser, une fois cette fourche passée, il y a une côte d'une hauteur terrible, mais nous l'avons évité. Le dix nous sommes arrivés à la rivière aux Ours, elle est assez belle, et nous l'avons traversée quatre fois pour éviter les côtes et les montagnes. Le 14 nous sommes arrivés à la rivière appelée la Borre, elle est assez belle, et le même jour nous sommes arrivés à la source au Cidre qui est sur le bord d'une rivière, et l'eau de cette source est véritablement sucrée et sûre, elle est plus sûre que sucrée, c'est comme de la grosse bière, nous en avons mis dans une cruche et nous l'avons bouché, et quand nous la débouchions l'eau avait assez de force, qu'elle rejaillissait en otant le bouchon. Là nous avons fait rencontre d'un vieux Canadien qui était marié avec une sauvagesse, Serpent-Sauvage, et nous nous sommes informés à cet homme, lequel chemin prendre pour se rendre au fort Hall, car il y avait deux chemins et nous ne connaissions pas lequel prendre. Il nous a dit qu'il y en avait un qui était bien plus long que l'autre que cela allongerait beaucoup notre route mais qu'il était bien plus avantageux et que celui qui était plus court était bien plus désavantageux par rapport à la rareté de l'herbe pour nos animaux, voyant cela mon frère et moi nous avons pris le plus long parce qu'il était plus avantageux pour nourrir nos animaux, d'autres personnes qui se trouvaient là en même temps que nous ont pris le plus court, mais ne l'ont pas passé sans beaucoup de misère.

Enfin nous voilà en chemin, nous marchâmes jusqu'au midi car nous nous étions mis en chemin le matin, jusqu'au midi nous n'avons rencontré personne, mais rendu au midi nous avons aperçu trois allemands qui venaient, nous nous sommes réjouis en les apercevant, car nous espérions de faire route avec eux, car nous craignons beaucoup d'être attaqué par les sauvages, ils étaient nous disait-on très méchants, et en grand nombre, le midi nous nous sommes pas reposés bien longtemps, car nous voulions partir avant les Allemands qui nous avaient rejoint, parce qu'eux marchaient bien plus vite que nous, car ils avaient des mulets. Nous espérions de nous rejoindre le soir ensemble et nous avons marché bien tard, car nous trouvions pas d'eau pour faire boire nos pauvres animaux qui périssaient de soif, étant rendu au soir bien tard nous étions bien inquiets, car l'on ne voyait pas venir nos Allemands, que nous avions laissés le midi, après les avoir attendu un peu et voyant qu'il ne venait pas nous nous sommes tentés mais bien occupés pour passer la nuit dans une place si dangereuse, nous étions à la commodité de l'eau, car pour tenter nous choissions toujours une place où il y avait de la bonne eau, mais il y avait des places où ne pouvions pas en trouver et nos animaux en souffraient beaucoup, et ce qui augmentait notre inquiétude c'était de voir trois cabanes de sauvage qui étaient près de notre tente, ils sont très méchants, il faut penser que c'était douloureux pour nous de nous voir parmi eux, nous pensions bien ne plus revoir le jour, car la mort était bien proche de nous; l'on se disait l'un à l'autre est-il possible de mourir ici des mains de ces cruels sauvages et être si éloignés de nos parents chéris, nous étions déconserté tout à fait, nous nous sentions

incapable de nous défendre d'eux car nous étions bien affaiblis par le manque de nourriture, les jambes nous pliaient de faiblesse et de peur il y avait bien longtemps que ménagions nos provisions. Après que nous fûmes tentés, nous vîmes venir deux gros sauvages et trois enfants tous à cheval sur des pauny, ils sont arrivés à nous à toute bride, en arrivant ils ont sauté à terre et se sont mis à nous parler, mais nous ne comprenions pas leurs langages, en les voyant venir nous nous croyons perdu, nous nous disions voilà l'heure de notre fin, et nous avons demandé pardon de nos fautes au bon Dieu comme pour la dernière fois, car ces sauvages nous paraissaient furieux, mais en arrivant à nous ils ne nous parurent pas aussi courouçés, l'on ne savait pas comment s'y prendre pour être mieux avec eux nous étions bien en peine, ils nous est venu un pressentiment, nous avons entendu dire que quand on leur faisait quelque politesse, qu'il nous prenait en amitié. D'abord ils nous parlèrent mais voyant qu'on ne les comprenait pas ils se mirent à parler ensemble, et puis les enfants sont montés sur leurs pauny et sont retournés à leur cabane et les deux vieux sont restés avec nous et nous regardaient fièrement, alors, nous suivîmes notre pressentiment, en arrivant nous nous étions fait à souper, nous nous étions fait chacun deux petites crêpes bien mince, nous leur en avons offert chacun une ils les prirent aussitôt et parurent contents cela nous coûtait beaucoup de les leur donner, car nous les aurions bien mangé, mais nous étions si proche de la mort qu'on leur donnait afin qu'il nous laisse tranquille; quoique nous craignons toujours. Après qu'ils eurent mangé leur petites crêpes, ils remontèrent sur leurs mulets, et puis s'en retournèrent à leur cabane, pour nous nous passâmes la nuit dans une grande inquiétude mais nous n'eûmes aucun trouble.

Le lendemain matin il est venu un des sauvages à nous, il se mit encore à nous parler, mais nous le comprenions pas, mais on se parlait par signe, il avait une flèche puis il tua un écureuil et s'en retourna à sa cabane. Immédiatement nous avons attelé nos boeufs pour continuer notre route, les sauvages se sont mis eux aussi à se détanter et se sont mis en route de notre côté, en les voyant poursuivre le même chemin que nous, nous étions contents, car on se disait s'ils avaient voulu nous tuer, ils l'auraient bien fait cette nuit même, et on pensait si on n'en rencontre de plus méchants qu'eux peut-être nous protégeront-ils c'est cet espoir qu'il faisait qu'on était content qu'ils firent route avec nous. Nous nous sommes donc mis en route en avant d'eux car nos boeufs n'allaient pas aussi vite que leur mulets, après un instant de marche, les sauvages se sont mis à nous suivre, et nous avons marché ainsi jusqu'au midi, et nous avons campés avec les sauvages toujours bons amis, après avoir mangé nous nous sommes remis en route encore avec nos sauvages, nous nous sommes rendus au montagnes toujours suivis de nos sauvages nous espérions le soir campés ensemble, mais en montant les montagnes, nous les avons perdu de vue, car nous marchions plus vite, ils étaient beaucoup chargés, et en avançant un peu plus loin, nous vîmes venir devant nous deux sauvages, à toute bride, montés sur des mulets ils avaient chacun un pistolet à la main, en les apercevant nous nous crûmes perdus il nous a pas resté une goutte de sang dans les veines, les cheveux nous sont devenus droits sur la tête, nous avions de la peine à marcher tant que nous avions peur. C'était épouvantable de les voir venir. En arrivant à

loin, nous vîmes venir devant nous deux sauvages, à toute bride, montés sur des ongulés ils avaient chacun un pistolet à la main, et les apercevant - nous nous crûmes perdus il nous a pas resté une goutte de sang dans les veines, les cheveux nous sont devenus droits sur la tête, nous avions de la peine à marcher tant que nous avions peur, c'était épouvantable de les voir venir; en arrivant à nous ils ont retournés leurs ongulés de lord, et puis sont descendus à terre, ils se sont mis à nous suivre toujours leur pistolet à la main, mon frère et moi nous marchions un peu l'un devant l'autre car mon frère conduisait la voiture et moi je conduisais les animaux par derrière, et l'un des sauvages, marchait toujours aux côtés de moi et l'autre aux côtés de mon frère et ils marchaient toujours avec nous pas à pas. C'était épouvantable de les voir, ils regardaient souvent derrière eux, comme s'ils eussent appréhender qu'il y eût d'autres personnes, car il est très certain que leur dessein était de nous ôter la vie. De temps en temps ils nous parlaient, mais nous ne les comprenions pas, il y en avait un qui paraissait beaucoup plus méchant que l'autre, ce qui nous donnait à douter c'était de les voir occiper, ils étaient vraiment comme des meurtriers. Etant arrivés au soir



nous, ils ont retourné leurs mulets de bord, et puis sont descendus à terre. Ils se sont mis à nous suivre toujours leur pistolet à la main. Mon frère et moi, nous marchions un peu l'un devant l'autre car mon frère conduisait la voiture et moi je conduisais les animaux par derrière et l'un des sauvages marchait toujours aux côtés de moi et l'autre aux côtés de mon frère et ils marchaient toujours avec nous pas à pas. C'était épouvantable de les voir. Ils regardaient souvent derrière eux comme s'ils eussent appréhendé quelqu'autres personnes car il est très certain que leur dessein était de nous ôter la vie. De temps en temps ils nous parlaient mais nous ne les comprenions pas. Il y en avait un qui paraissait beaucoup plus méchant que l'autre, ce qui nous donnait à douter, c'était de les voir occupés, ils étaient vraiment comme des meurtriers.

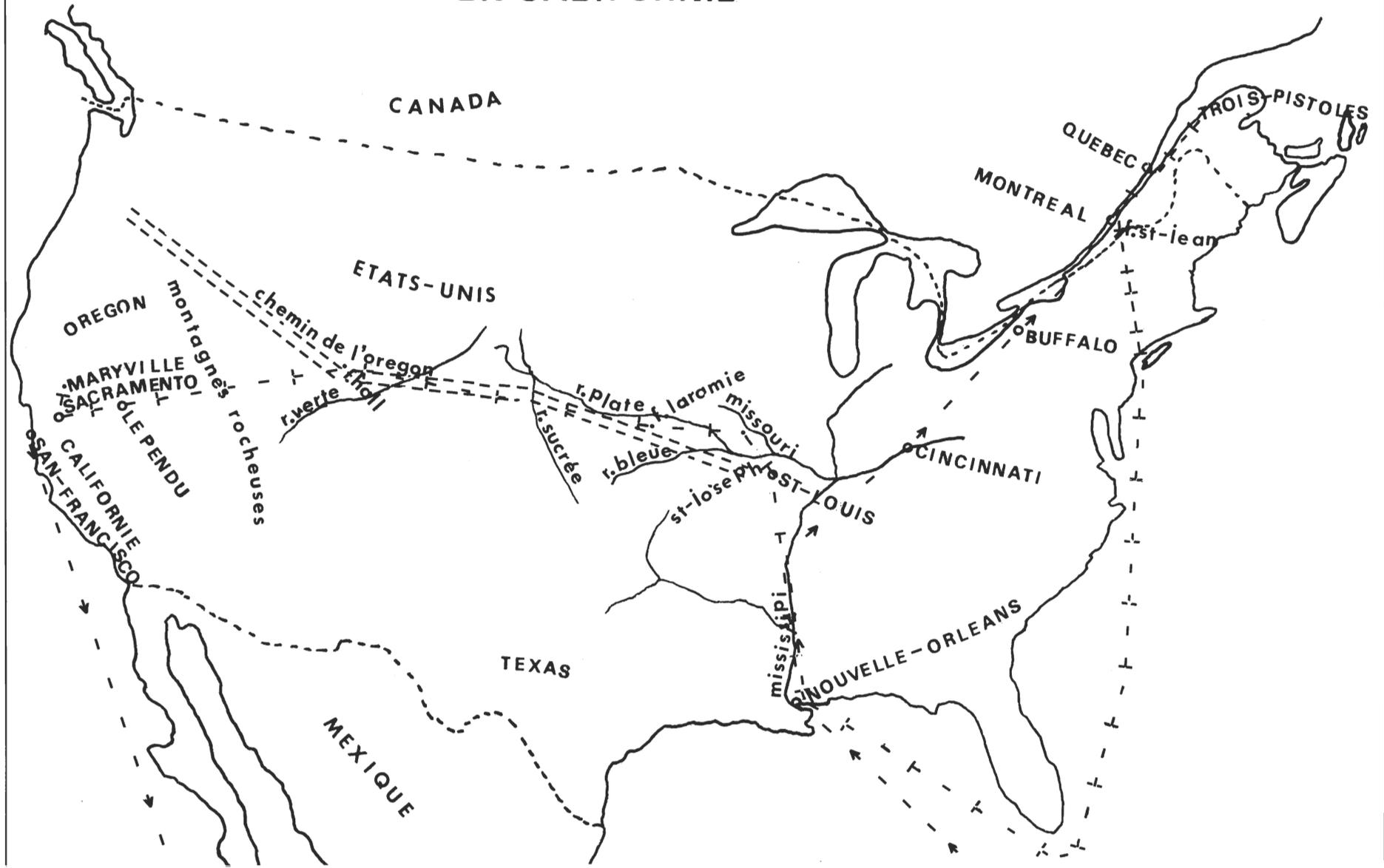
Etant arrivé au soir sans voir venir nos sauvages, car nous espérions toujours les voir venir et comme il était déjà bien tard, nous nous sommes tentés près de la bonne eau, et les deux sauvages se tenaient toujours avec nous. Nous étions encore une fois certain de ne jamais revoir le jour, mais grâce à Dieu, nous avons eu la joie de voir venir nos sauvages, mais ils se sont tentés un peu éloigné de nous, et quand les deux sauvages qui étaient avec nous les ont vu tentés, ils partirent aussitôt. Il faut penser si nous étions contents. Ensuite. Nous avons dételé nos boeufs puis nous avons allumé du feu et quand les deux sauvages qui étaient partis ont vu que l'on faisait du feu, ils sont revenus à nous, pensant que nous passerions la nuit à cette place, et en arrivant à nous, ils ont descendu de sur leurs mulets. Ils ont étendu une couverture par terre et se sont couchés, et ils tenaient leurs mulets avec une petite corde dans leurs mains. Et tout d'un coup nous nous avons vu venir deux sauvages qui étaient tentés, un grand et un petit, et quand ils furent un peu près de nous, ils s'arrêtèrent et nous regardèrent fixement. Cela a duré pas moins d'un quart d'heure. Quand les deux sauvages ont vu cela, ils ont monté sur leurs mulets et s'en sont en allés et aux deux autres qui nous regardaient si fixement, je leur fis signe de venir se chauffer, mais ils en faisaient aucun cas. Je ne pouvais m'imaginer pourquoi il faisait cela mais après que les sauvages qui étaient avec nous furent partis, ils vinrent nous trouver et restèrent avec nous quelques minutes, ensuite ils retournèrent à leur cabane. Et les deux sauvages qui avaient des pistolets à la main, nous étions en marché avec qu'ils partirent de changer avec une carabine que nous avions pour un de leur pony, et nous avons remis la partie au lendemain. Nous avons fait ce marché parce que nous les redoutions beaucoup. Le lendemain ils sont revenus pour terminer le marché, mais au lieu d'amener un pony, que nous étions en marché d'avoir, ils ont amené un vieux cheval sauvage qui était étampé, car la façon de ce pays là ils étampent leurs animaux, excepté les sauvages, ils ne les étampent point et voyant que le cheval qu'ils nous avaient amené était étampé, nous pensions bien qu'ils l'avaient volé, et nous n'avons pas voulu garder leur cheval. Nous voulions changer pour un autre pony qu'ils avaient avec eux mais ils ne voulurent pas.

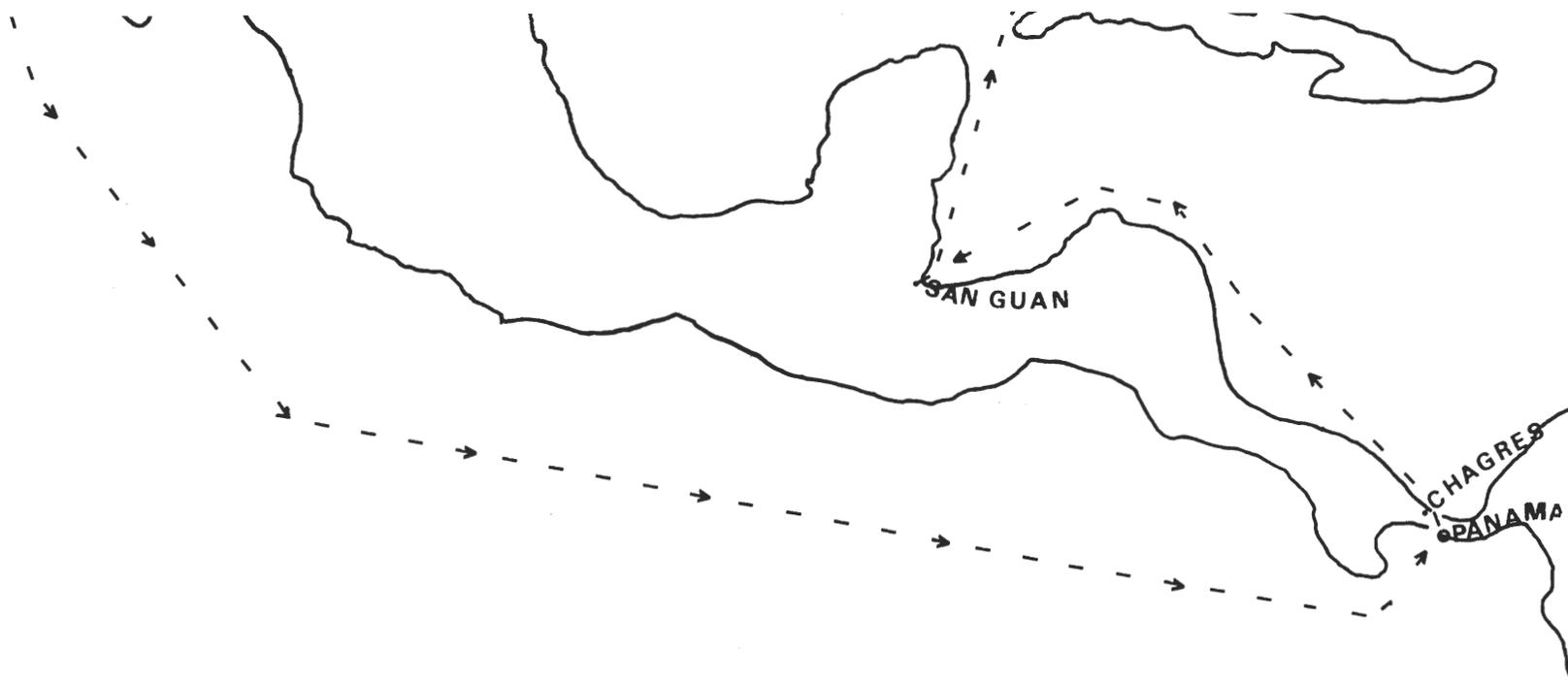
Quand nous avons vu que c'était impossible de faire des marchés avec eux, nous avons attelé nos boeufs tout de suite sans nous faire à manger, car nous avons beaucoup peur d'eux. Ils étaient si fâchés qu'ils avaient l'air des meurtriers. Ils voulaient avoir notre carabine pour leur vieux cheval c'est pourquoi qu'ils étaient si fâchés. Nous

étions bien en peine pour passer ces endroits là car c'était que des montagnes et des bas fonds. Notre peur était qu'ils nous devancèrent par quelque'autre chemin pour nous rejoindre dans des mauvaises places pour nous ôter la vie, mais enfin, grâce à Dieu, nous avons vu venir, c'est-à-dire qui s'en allaient trois voitures, c'étaient des Allemands. Ils étaient quatre par voiture. Vous pouvez penser si nous étions contents, mais ils étaient encore loin devant nous. Et là nous nous sommes fait à manger à un petit feu que les Allemands avaient allumé pour se faire aussi eux à manger. Nous n'avons pas pris de temps à faire notre repas, car on se disait si on pouvait rejoindre ces gens là, ce serait moins dangereux pour nous, peut-être qu'ils nous aideraient à se défendre des sauvages que nous appréhendions tant. Aussitôt après notre repas, nous avons repris notre route. Nous avons marché jusqu'au midi et nous avons rejoint notre voiture d'Allemands, et nous avons fait route avec eux. Un peu plus loin nous avons passé dans les montagnes des roches, et dans ces montagnes il y a des trous dans les roches faits comme des portes. Ils appellent celà les portes de l'enfer. Il y a aussi des petits ruisseaux qui coulent et l'eau est très chaude. Encore un peu plus loin nous avons trouvé un ruisseau qui sortait de ces montagnes et l'eau est bouillante, l'on pouvait faire cuire de la viande dans un instant et des oeufs. Ensuite nous avons traversé une rivière appelée Rivière au Serpent. Elle était assez belle, et il y avait un autre chemin un peu plus éloigné, nous ne l'avons pas pris car cela nous aurait pris plus de temps et là il y a un lac salé comme l'eau de la mer et là nous avons vu trois petites maisons faites de terre mais je ne sais quelles nations qui demeurent dans ces maisons.

Après avoir passé cette rivière, nous sommes arrivés le 16 au Fort Hall. Et en arrivant à ce fort nous sommes entrés dans une maison. C'était un canadien de Montréal qui habitait cette maison. Là nous n'avions presque plus de provision. Il y avait longtemps que nous les ménagions. Nous étions faibles et bien fatigués du voyage. Dans notre route nous avons acheté une vache pour un peu de cassonade, elle était malade mais heureusement nous l'avions rétablie. Voyant que nous achevions nos provisions, nous l'avons vendue à ce Canadien, \$6.00 piastres et nous avons acheté douze livres de riz, nous l'avons payé cinquante centins la livre. Nous aurions bien mieux préféré de la farine, mais il en avait point. Nous nous sommes contentés du riz et nous faisons notre soupe bien claire pour en avoir pour plus longtemps et dans les environs de la maison, nous avons vu un petit cimetière. Il y avait une grande croix de plantée et nous lui avons demandé qui avait marqué ce cimetière. Il nous a répondu que c'était Mgr Demers qui avait passé par là et même il nous a dit qu'il l'avait conduit partout dans ces endroits là. Et partant du Fort Hall, nous avons changé notre route car depuis les prairies nous avons toujours marché sur le soleil couchant, cela faisait trois mois que nous marchions sur cette course, ensuite nous avons repris notre route dans le sud-ouest. Nous avons passé la rivière Port Neuf le 16, nous l'avons passée deux fois dans la même journée pour éviter les montagnes et les côtes. Etant arrivés au soir, nous avons tenté sur une hauteur et près de cette hauteur c'était un bas-fonds. Il y avait beaucoup d'herbes, mais les animaux avaient bien de la peine à manger car c'était des mollières. Il y avait aussi une grande quantité de mouches, de maringouins, de

# ITINERAIRE DU VOYAGE EN CALIFORNIE





LEGENDE

CHEMIN DE L'OREGON = = = =

FRONTIERES - - - -

VILLES IMPORTANTES o

FORTS .

ITINERAIRE SUIVI PAR LES FRERES RIOUX:

ALLER - - - -

RETOUR - - - -

SOURCES:

1. RAY, ALLEN BILLINGTON. THE FAR WESTERN FRONTIER 1830-1860, NEW-YORK, HARPER, 1956, 324P.
2. ZOLLINGER, J.P. A LA CONQUETE DE LA CALIFORNIE, PARIS, PAYOT, 1939, 324P.
3. STILL, BAYRD. PIONNIERS VERS L'OUEST, PAPIIS, EDITIONS SEGHERS, 1973, 2 TOMES, 393 P.

JACQUES OUELLET

moustiques, ainsi que des brûlots. Nous avons passé une triste nuit, car il y avait des mouches et le lendemain nous avons traversé la même rivière trois fois encore pour éviter les montagnes. Le 18 nous avons traversé la rivière Américaine. Il y avait un fort rapide cela serait une belle place pour un moulin et le même jour nous avons traversé une autre rivière appelée Roffe, elle est difficile à passer, car il y a beaucoup de courants et de roches et le lendemain nous avons laissé le chemin de l'orégon, c'est-à-dire la Colombie. Et le lendemain nous avons passé une source que l'eau bouille toujours. Moi-même je me suis mis les doigts dedans et les doigts me sont venus très rouges tout de suite.

Et le lendemain qui était le 30 nous avons traversé une rivière appelée Marie, nous l'avons traversée quatre fois pour éviter les montagnes. Le lendemain nous l'avons traversée encore deux fois, nous avons marché quelques jours dans le même chemin toujours sans misère. Ensuite nous sommes arrivés à un chemin bien pénible long de dix lieues. C'est un chemin de sable très mouvant. Les roues enfonçaient jusqu'à la moitié, c'est une place sans herbe et sans eau, mais avant de nous mettre en chemin, nous nous sommes précautionnés d'un peu d'herbe car auprès de ce chemin il y a des marécages où ce qu'il y a beaucoup de grandes herbes mais c'est très difficile à faucher, mais il a bien fallu se résoudre à faucher, et mon frère gardait les animaux avec d'autres personnes qui étaient avec nous, car c'était très dangereux de perdre nos animaux dans ces endroits là parce qu'ils enfoncent très avant dans cette boue. Il faut être bien vif pour les retirer quand ils commencent à enfoncer car si l'on retarde un peu c'est fini, il faut qu'il périsse. Il ne faut pas attendre qu'il soit trop enfoncé car c'est impossible de les retirer. Nous avons été deux jours là pour nous précautionner pour passer ce triste chemin et pour faire reposer nos animaux et leur donner le temps de se panser comme il faut afin de faire un bon bout de chemin sans trop de fatigue. Pour nous, nous avons bien de la misère car nous fauchions cette grande herbe dans l'eau jusqu'aux genoux et il y avait beaucoup de petites bêtes qui nous passaient autour des jambes, il y avait jusqu'à des petits serpents et des couleuvres; c'était épouvantable de voir toutes ces petites bêtes autour de nous, quoique ce fut bien pénible de faucher dans ces marécages, il fallait bien le faire, et ce foin que nous fauchions nous le mettions par bottes et nous le portions sur nos épaules sur des buttes pour le faire sécher. Pour nous, nous n'avions plus de provisions qu'un peu de viande et nous avons encore un peu d'argent, mais l'argent nous la mangions point et il n'avait point de provisions à vendre.

Nous serions peut-être morts de faim si trois Allemands qui nous connaissaient nous eussent prêté trois livres de farine. Sans eux nous aurions été bien à plaindre mais encore trois livres de farine n'est pas grand chose, faibles et affamés comme on était ce n'était tout juste que pour nous opposer de mourir de faim et cette farine nous avons été obligés de leur promettre de leur rendre au sortir du désert, sans savoir si nous trouverions à en acheter, mais nous leur avons promis à tout risque car nous avons beaucoup faim. Il y avait deux jours que nous étions là, nous avons commencé à lier nos grands herbes par bottes et mettre les bottes dans notre voiture, et puis nous nous sommes mis en route. C'était le 14 août. Nous étions plusieurs personnes. Nous étions quarante voitures, nous avons emporté un peu d'eau dans des

barils que nous avons, nous nous sommes mis en route vers quatre heures après-midi et nous avons marché toute la nuit. Nous nous sommes arrêtés un instant pour faire manger nos animaux et leur faire boire un peu d'eau que nous ménagions beaucoup. Il y avait déjà des animaux qui étaient manqués. Ils ne voulaient plus marcher. Le lendemain après-midi nos deux vaches ne voulaient plus marcher du tout. Il y en avait surtout une qui était manquée tout à fait. Je pensais bien que cette pauvre vache acheverait ses jours dans ce désert, car nous la commandions de se lever et elle en faisait aucun cas. Cela nous faisait de la peine car c'était une bonne vache à lait mais il y avait quelque temps qu'elle en avait plus. C'était la fatigue et pour la voiture elle était toujours bonne, mais elle était manquée tout à fait. Il a fallu se résoudre à la laisser étendu sur le chemin, ce qui nous faisait plus de peine c'est qu'elle avait bien faim et soif. Toujours nous l'avons laissée et nous avons repris notre route et un peu plus loin notre autre vache a manqué, nous nous sommes arrêtés bien en peine. J'ai dit à mon frère, reste ici et garde les boeufs avec la voiture et moi je vais tâcher de rendre cette pauvre vache à la rivière, car au bout de ce chemin il y avait une rivière. J'espérais de la rendre mais ce fut inutile, elle était manquée tout à fait. J'ai été obligé de me rendre à la rivière chercher de l'eau pour la faire boire car c'était la soif qui la faisait manquer ainsi que la faim. Je lui ai emporté deux sceaux d'eau que j'ai payé une piastre le gallon, et j'ai été la chercher bien loin. C'est ce qui m'a fatigué beaucoup parce que j'étais bien faible faute de nourriture. Après que ma vache ait bu, je l'ai rendue à la rivière et je l'ai fait passer à la nage, ensuite je l'ai conduite dans un petit bois avec d'autres animaux qui étaient là pour apaiser leur faim. Moi j'ai eu la chance de trouver des personnes pour me prêter quelques provisions pour mon souper, car j'étais bien faible. Il est bien certain que la Providence a toujours été au devant de moi. Après que j'eus soupé je me suis couché avec ces gens là et le lendemain matin je suis retourné sur mes pas pour rejoindre mon frère et dans mon chemin j'ai rencontré quelques personnes qui me dirent qu'ils avaient vu un homme mort. Cet homme était mort disaient-ils de peine et de misère. Cette nouvelle m'a causé une impression si terrible que je restais comme mort, car je craignais que ce fut mon frère. Je l'avais laissé si dénué par la faim. Après avoir repris mes sangs je continuai ma route vers mon frère que je pensais mort. Mais grâce à Dieu ce n'était pas lui. Je trouvais cet homme mort, c'était un étranger, un inconnu. Un peu plus loin je trouvais mon frère qui dormait d'un profond sommeil. Je m'approchai de lui pour l'éveiller et en s'éveillant ce fut pour lui une grande joie de m'apercevoir bien portant, car nous craignons la mort à tout instant. Ces places sont dangereuses partout et quand je lui appris que notre dernière vache était rendue avec l'autre celà l'a beaucoup surpris car il la croyait véritablement morte et de là nous sommes revenus à la rivière et nous nous sommes reposés trois jours à cette rivière pour faire manger nos animaux et leur faire prendre des forces.

Au bout de trois jours nous avons été les chercher et avons retourné chercher nos voitures et sommes revenus à la rivière. Partant de cette rivière, nous nous sommes rendus à une rivière appelée le CANCE. C'était le 23. Il y avait une source d'eau bouillante. Le 24 nous avons passé les Montagnes Rocheuses, nous les avons passées avec bien de la misère à cause de la neige. Il y avait des coupes dans ces montagnes qui étaient pleines de neige, d'autres

coupes qui n'avaient pas de neige mais qui étaient très difficile à passer, car il y avait beaucoup de roche. Sur ces montagnes il y a un petit lac qui est très difficile à passer, il y avait des places si à pic que nous étions obligés d'attacher nos voitures derrière pour les soutenir, il n'y a point d'herbe sur ces montagnes, on coupait des arbres pour faire manger la tête et les feuilles à nos animaux mais c'était la grande faim qui leur en faisait manger. Nous sommes enfin parvenus à passer ces montagnes mais cela n'a pas été sans peines.

Le 27 nous nous sommes rendus sur les terres de la Californie. Nous nous sommes rendus à un village appelé PENDU. Ce village se nomme ainsi parce que c'est là que les criminels sont pendus. Là les provisions ne sont pas bien chères, nous avons acheté de la farine, du boeuf et puis nous nous sommes fait à manger. Il était temps que nous trouvâmes des provisions à acheter parce que nous serions mort de faim. Après que j'eusse mangé, je fus bien malade quoique je n'eusse pas beaucoup mangé, mon estomac était trop faible pour digérer des vives chargeantes, car il y avait si longtemps que nous mangions tout juste pour ne pas mourir de faim, et pour avoir mangé un peu j'ai failli perdre la vie, car j'étais trop dénué, mais avec la grâce de Dieu, je suis parvenu à la santé. Dans ce village nous avons vu beaucoup des sauvages laids et curieux à voir, les cheveux leur poussent sur le front et ces cheveux c'est comme du crin de cheval. Ils sont gros et petits, ils se nourrissent de glans et de toutes sortes d'herbage et quand ils trouvent quelques nids de guêpes et que les vers sont formés dedans, ils les prennent sur des feuilles et ces vers sont tout plantés dedans ils les étendent devant le feu, et après les avoir fait chauffer un peu ils les mangent pour leur dessert. C'est un met délicieux pour eux car on leur offrait du boeuf et ils n'en voulaient pas et faisaient signe que leurs vers étaient plus excellents que notre boeuf. Dans ce village nous avons vendu nos animaux vingt-cinq piastres pièce. Dans les environs de ce village il y a des personnes qui travaillent aux mines d'or, mais l'or n'est pas commune, cela ne valait guère la peine d'y travailler.

Pour nous, nous nous sommes rendus à une ville appelée SACRAMENTO et après nous être informés des meilleurs places pour l'or, nous nous sommes tentés hors de la ville et après qu'on fut tentés, on retourna dans la ville pour acheter des provisions. Nous avons acheté un quart de lard, on eut la chance de payer que cinq piastres, on a payé ce prix parce que c'était à un encan, le prix ordinaire était de cinquante piastres le quart. Ensuite, j'ai acheté un mulet et pour le lard qu'on avait acheté, on en prit une partie et on mit le reste dans un hangar, on donnait vingt cinq centins par mois pour la place qu'occupait le quart. Nous avons aussi acheté un quintal de farine et nous avons payé douze piastres et nous avons été à quarante milles de la ville SACRAMENTO dans le milieu des mines. De la ville pour aller à la rivière ce sont des belles prairies. Ils appellent les mines du Nord celles qui se trouvent au nord de la ville SACRAMENTO et mines du Sud celles qui se trouvent au sud de la ville. Les mines du Nord ne sont pas faciles pour trouver l'or, il faut que cela soit en hiver, et dans l'été il y a pendant cinq mois qu'il ne pleut pas du tout et même plus de cinq mois il ne tombe dans le nord aucun orage, pas même un grain de pluie, et à la Casné nous y avons travaillé que trois semaines il y avait trop de monde. Nous y avons clairé soixante piastres dans nos trois semaines. Nous avons

pris chacun quinze pieds de terre carré, car il faut prendre chacun son morceau de terre pour travailler c'est la loi. Cette mine se trouvait le long de la rivière, on travaillait quatre pieds dans la terre et l'on mettait le sable dans des petits macanques et l'on versait de l'eau sur le sable et le sable passait à travers de ces petits macanques et l'or restait au fond. Nous avons été au Dracisque, là c'était un petit ruisseau sèche, nous y sommes restés que trois jours, il n'y avait pas grand chose à faire.

Là nous avons fait rencontre de trois Canadiens qui nous dirent que les mines du Sud étaient bien plus avantageuses et ils nous ont demandé si nous voulions faire route avec eux pour aller à la mine qu'ils venaient de nous parler. Ils nous dirent qu'ils avaient trois de leurs frères là, qu'ils faisaient beaucoup de bénéfice. Après qu'ils nous eurent dit que cette mine était plus avantageuse, nous nous sommes mis en route avec eux. Nous nous sommes rendus à la rivière Stanis, croyant que leurs frères étaient là, mais ils n'y étaient pas. Deux d'entre eux partirent avec hâte pour rejoindre leurs frères. Ils les retrouvèrent à une place appelée Monnolgage. Ils sont venus nous apporter ces nouvelles de leurs frères et tout de suite nous nous sommes mis en route pour les rejoindre tous ensemble. Là nous avons travaillé pendant cinq semaines et nous avons été bien payé de notre temps. Voyant que nous étions pour passer l'hiver à cette place, je suis parti pour la ville de SACRAMENTO. C'était dans le mois de novembre. J'ai pris mon petit mulet et je me suis mis en route. Je me suis rendu assez heureusement à ville de Moncalonne, là j'ai rencontré un Français et je me suis informé quel chemin prendre pour aller à Sacramento parce qu'il y avait plusieurs chemins proche à proche. Cet homme a été bien prêt à ma demande, mais il m'a fait prendre un chemin très mauvais, ne le connaissant pas je me suis mis en route, en avançant dans ce chemin je me suis trouvé au pied d'une côte terriblement haute et je me suis mis en frais de la monter, et ce chemin était très difficile à passer, et quand je fus sur le haut de cette côte il y avait aucune bonne herbe, mais en avançant un peu plus loin, j'ai vu une baisse là il y avait beaucoup d'herbes. Je m'y suis rendu pour faire manger mon mulet, il commençait à être déjà tard. Je commençais à être bien en peine car je ne voyais aucune habitation, je marchais toujours dans le bois. J'avais grande peur de rencontrer quelques sauvages. Après que mon mulet eut mangé je me remis en route avec une grande inquiétude. Tout à coup j'aperçus un petit feu un peu éloigné du chemin. J'ai pris le parti d'y aller pensant que c'était un camp de quelques individus et quand je fus près de ce feu, je vis que le feu était pris dans un chicot, il n'y avait personne, et je ne savais quoi faire si je devais passer la nuit à ce feu ou si je devais continuer ma route car je craignais qu'il ait quelques sauvages très méchants où quelques bêtes féroces, car dans ces grands bois nous ne sommes jamais en sûreté. Après bien des réflexions je me suis mis en route espérant toujours rencontrer quelques camps. J'étais bien inquiet, il était déjà nuit et point de provision et j'avais bien faim. Je n'avais point apporté de provisions car j'espérais toujours des camps de place en place, mais ce fut bien autrement car le Français à qui je m'étais informé m'avait trompé.

En partant de ce feu je vis venir sept Américains, quand ils furent près de moi ils m'ont demandé quel feu il

y avait plus loin. Je leur ai répondu que c'était un chicot qui était tout en feu. Ils m'ont offert si je voulais aller passer la nuit à ce feu avec eux, mais j'ai refusé leur offre car je les redoutais beaucoup. Leurs physionomies me faisaient presque trembler, ils avaient l'air des meurtriers, et me retirer d'eux fut l'affaire d'un instant. Je repris ma route, mais j'étais bien en peine. Je craignais toujours de rencontrer des méchants sauvages ou bien des ours car il y en avait beaucoup, mais la Sainte Providence qui a toujours été en avant de moi m'a préservé de tous ces dangers. J'ai marché jusqu'à dix heures et ensuite j'ai débarqué de dessus mon mulet et je l'ai attaché à un arbre pour le faire manger car il avait une grande faim. Heureusement qu'il y avait beaucoup de glands. Mon petit mulet mangea toute la nuit, moi je n'avais aucune provision et j'avais grand faim. Là je pensais bien de ne jamais revoir le jour. A tout moment je craignais d'être tué par les sauvages, ou bien d'être dévoré par quelques bêtes féroces, mais grâce à Dieu, la nuit s'est passée sans qu'il me soit arrivé aucun accident. Le jour venu, je suis remonté sur mon mulet et je me suis remis en route. J'ai marché jusqu'à neuf heures du matin, et là je suis arrivé à un camp d'Américains. C'étaient des gens qui cherchaient des mines, j'ai été les trouver espérant acheter quelques provisions. Je me suis trouvé trompé car ces gens n'avaient rien à vendre. Je suis resté bien découragé parce que j'étais bien faible. Me voyant aussi faible un d'eux me présenta quelques grillardes de lard qu'ils avaient eues de reste de leur déjeuner, mais je les remerciai de sa politesse, en lui disant que je n'étais pas capable de manger ces grillades sans pain, cela a paru leur faire de la peine, ils m'ont dit d'aller un peu plus loin, que je trouverais un autre camp et que là je pourrais avoir du pain. Je partis aussitôt pour me rendre à ce camp, étant arrivé, ils furent aussitôt prêts à m'en donner disant qu'ils ne voulaient pas se faire payer car nous sommes bien contents disent-ils quand nous trouvons nous aussi des personnes qui nous assistent quand nous avons besoin. Ces gens étaient des Français. Je revins au camp américain pour manger mon pain avec leurs grillades, après avoir bien mangé je leur offris du paiement, mais ils ne voulurent pas non plus eux se faire payer. Après les avoir remercié de leur bonté, je repris ma route pour me rendre à la ville de SACRAMENTO je m'y suis rendu assez heureusement, en arrivant à cette ville je me suis tenté, mais un peu hors de la ville. Ensuite je suis allé chez les personnes à qui j'avais donné mes effets en soin, mais ces gens n'y étaient plus, ils étaient allés travailler dans les mines et mes effets avaient été volés, deux portemanteaux pleins de bons linges, mon lard n'avait pas été enlevé.

Je suis resté deux jours dans la ville pour acheter nos provisions pour l'hiver, ensuite je dirigeai mes pas pour rejoindre mon frère et nos associés. Au bout de trois jours je me suis tenté, c'était au soleil couchant. J'avais entendu dire que dans cette place que les sauvages venaient au travers des herbes en se frappant dans les mains afin d'effrayer les voyageurs et pour qu'ils se sauvent, dans leur peur, sans avoir le temps de prendre leurs effets, et eux s'en emparent. Cela a arrivé à plusieurs voyageurs qui ne connaissaient point ces détours de ruse des sauvages. Moi je me suis tenté avec crainte j'avais choisi cette place pour tenter parce que c'était proche de l'eau et de l'herbe, mon mulet se mit à manger mais tout à coup il s'arrêta de manger et se mit à regarder de tout côté. Ayant l'air très effarouché, puis il se

remit à manger mais au bout d'un instant il s'arrêta encore de manger. Voyant mon mulet si effarouché je me cru perdu, car il paraissait inquiet comme s'il eût entendu quelque chose, cela me faisait frissonner de tous mes membres; mon mulet paraissait de plus en plus effarouché et la nuit approchait. Le plus fort de ma peur était que les sauvages m'envoient quelques flèches, car c'était leurs armes. Mon mulet ne tenait plus en place il voulait partir malgré moi je ne pouvais plus résister tant j'avais peur des sauvages, car je craignais d'être tué à tout instant. Quand j'ai vu que rester à cette place c'était risquer de mourir, car je croyais fermement que c'était la fin de mes jours, quoique je ne voyais rien cela avait bien méchante mine, car mon mulet n'aurait pas été si agité et si troublé s'il n'avait rien vu ni rien entendu. Après bien des réflexions je me décidai à continuer ma route, je tenais mon mulet par la bride avec une main et de l'autre je ramassais mon butin avec bien de la misère car j'avais de la peine à tenir mon mulet d'une main. Après avoir ramassé mon butin, le tenant sur le dos de mon mulet d'une main et de l'autre le conduisant par la bride, je suis parti. Heureusement qu'il faisait clair de lune. Il était neuf heures du soir. J'étais pas bien éloigné d'une tente, il n'y avait que deux milles, c'étaient des gens qui demeuraient là pour assister les voyageurs. Quand je fus sur le haut d'une côte j'aperçus un ours devant moi. Alors je vis que c'était cet ours que mon mulet avait eu connaissance et que c'était lui qui l'avait si effarouché. J'ai voulu faire peur à cet ours mais ce fut en vain car il ne faisait aucun cas de moi. Je me suis rendu à la tente avec une grande peur j'y suis passé la nuit, le lendemain je repris ma route pour rejoindre mon frère, ce fut une joie pour lui en m'apercevant, car il était bien inquiet de moi. J'étais parti pour sept ou huit jours et j'avais été onze jours à mon voyage. Ce retard était dû au Français qui m'avait enseigné un si mauvais chemin, ou j'ai failli mourir de faim. En arrivant mon frère m'appris une triste nouvelle. C'était deux hommes que nous connaissions bien qui avaient été tués. Cette nouvelle me fit beaucoup de peine. Ces meurtres s'étaient commis le soir même que j'étais passé sur le coteau c'est pourquoi mon frère avait été si occupé de moi. Ces deux hommes avaient été tués à coup de couteaux et de pistolet, les tripes leur sortaient du corps. Mon frère eut la douleur de les voir en ce pénible état, moi j'ai vu la place où ils ont été enterrés. Je crois que c'étaient des catholiques parce qu'on avait planté des petites croix sur leurs tombes. Ces pauvres malheureux avaient été tués par leurs associés, ils étaient sept de leur bande, deux sont allés se promener et cinq sont restés. C'était le samedi soir, et des cinq qui sont restés trois ont tué les deux autres, ils ont été tués près de moi, car moi j'ai passé la nuit sur la côte et ils ont été tués au bas de la côte. On n'a pas entendu le moindre bruit. Mon frère avait clairé soixante piastres pendant mon absence j'avais fait le voyage de SACRAMENTO seul afin de moins perdre de temps car je faisais le voyage pour lui comme pour moi, et mon frère avait travaillé pour moi comme pour lui.

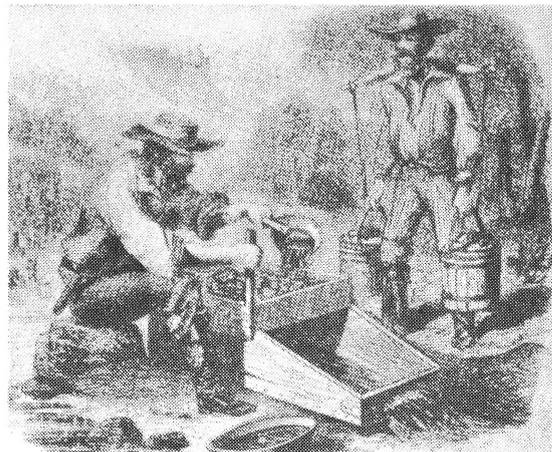
Après que je fus de retour nous avons travaillé à la même place pendant trois semaines. Ensuite nous avons changé de place, car il n'y avait pas grand chose à y faire, l'or diminuait beaucoup. En partant de là nous nous sommes informés à deux Français s'ils ne connaissaient pas une bonne place où se trouverait de l'or, ils nous ont enseigné une place appelée Morphé et nous y avons été, mais avant de partir pour Morphé je suis allé chercher mon petit mulet qui était dans une prairie un peu éloigné

où l'on était mais je ne l'ai pas trouvé. Après bien des recherches je suis revenu rejoindre mon frère, notre petit mulet nous faisait bien de la peine car nous étions bien occupés partir à pied et sans secours, mais il a bien fallu se résoudre à partir, et pauvres malheureux que nous étions, il a fallu mettre notre butin sur nos épaules, déjà bien fatigués par le travail. Enfin, nous sommes partis pour Morphé, en arrivant à cette place nous nous sommes associés pour nous faire une petite bâtisse pour nous retirer, nous avons passé l'hiver à cette place, nous avons toujours travaillé dans les mines environnantes de Morphé, nous étions bien payés de notre temps.

Rendu au mois de mars nous avons pris le parti d'aller passer l'été dans les mines du Nord car en été c'est meilleur au nord qu'au sud; la terre est plus fraîche rapport à la neige qui se tient dans les montagnes. Quand la neige fond cela fait une humidité à la terre, il tombe jusqu'à sept pieds de neige et il faut que ceux qui passent l'hiver là soient bien précautionner de provisions pour leur hiver car ils pourraient mourir de faim sans être capables d'aller chercher des provisions à la ville, car il tombe trop de neige. En partant de Morphé mon frère et moi nous avons acheté un mulet que nous avons payé soixante piastres il était plus gros que celui que nous avons, nous nous sommes mis en route pour les mines du Nord avec deux Français, mais pas ceux avec qui on avait été passer l'hiver. Après quelques jours de marche notre mulet nous a été volé, cela faisait la deuxième fois qu'il nous était volé, nous nous étions arrêtés à une place où il y avait bien de l'herbe pour le faire manger et pendant qu'il mangeait nous avons été un peu plus loin là il y avait des tentes. C'était pour nous informer quel chemin prendre pour nous rendre aux mines du Nord, car il y avait plusieurs chemins proche à proche et nous ne savions lequel prendre pour raccourcir notre chemin. Ensuite nous sommes revenus pour reprendre notre mulet mais malheureusement il nous avait été volé. Nous nous sommes mis à le chercher, mais ce fut en vain. Nous l'avons cherché pendant deux jours, nous avons parcouru tout le camp des sauvages, mais tout fut inutile. Je crois qu'il nous avait été volé par des passants parce que nous l'avons laissé seul pas plus d'un quart d'heure. Voyant que nos recherches étaient inutiles, nous fûmes obligés de vendre notre butin à moitié prix car nous ne pouvions pas tout emporter sur nos épaules. Nous avons pris que ce que nous pouvions porter et nous nous sommes remis en route, nous avons eu bien de la misère, mais enfin nous nous sommes rendus sans accident.

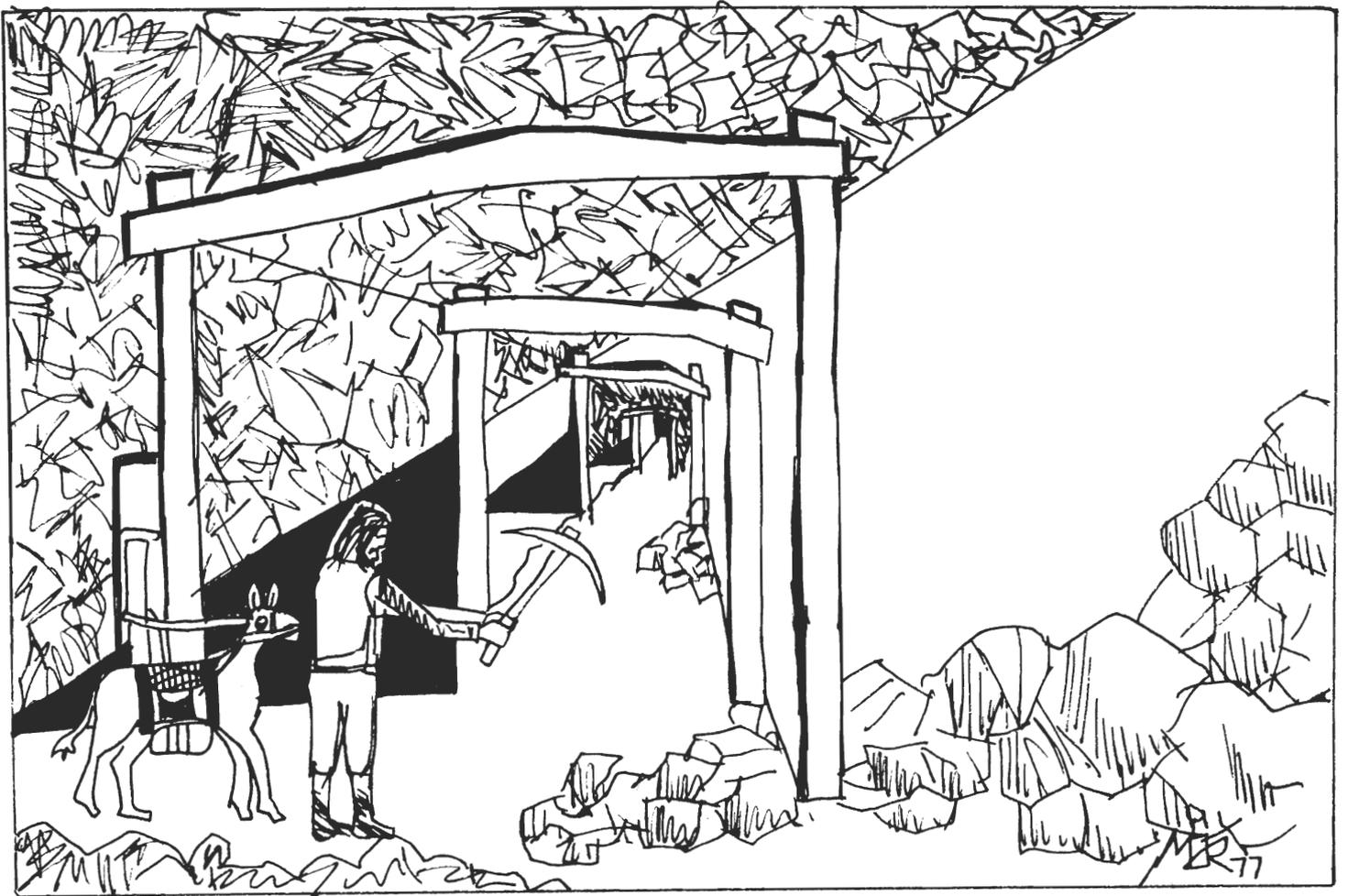
En arrivant aux mines du Nord nous n'avons pas trouvé grand ouvrage à faire. L'ouvrage était pénible, il fallait creuser jusqu'à trente trois pieds dans la terre, nous ne savions quoi faire. Il était couteux pour nous d'entreprendre un ouvrage aussi pénible, et sans savoir quel profit nous ferions. Après bien des réflexions j'ai pris le parti de m'engager à six piastres par jour. J'espérais de mieux faire que de travailler à mon profit, mais mon frère n'a pas voulu rester avec moi, il aimait mieux travailler pour lui que de s'engager. Il voulait aussi rester plus longtemps que moi dans la Californie, Moi je me mis à travailler à six piastres par jour et mon frère partit avec un Français pour retourner dans les mines du Sud. Moi je travaillais pour un bourgeois, mais je me nourrissais. J'étais décidé de retourner en Canada rejoindre mes parents bien aimés dans l'automne, c'est pourquoi je me suis mis à gage. La troisième journée que je travaillais j'ai failli me faire tuer. Je travaillais à 33 pieds dans la terre. Je mettais du sable dans un grand quart, et sur le bord du trou il y a des poteaux et des amarres qui sont après des poteaux qui virent sur des rouleaux, et ces amarres sont pris dans les quarts qui descendent dans le fond du trou. Je me suis mis à le remplir de sable mêlé d'or et quand le quart a été plein de sable, nous avons crié à ceux qui étaient sur le bord du trou pour recevoir le quart, car nous étions plusieurs personnes au fond, et aussitôt, ils sont mis à virer les rouleaux tout à coup les crochets des rouleaux ont manqué. Ils ont manqué parce qu'ils avaient été mal accrochés, le quart a descendu avec vitesse, il m'a tombé sur le bras, et j'ai été trois jours sans travailler. Dieu m'a préservé de la mort. Si ce quart m'avait tombé sur la tête, je n'aurais jamais revu le jour.

Pour travailler dans ces mines nous avons chacun 15 pieds carrés, mais quand c'est des places nouvelles qu'ils découvrent, ils ont le droit d'en prendre 30 pieds carrés, on est maître de prendre d'autres personnes avec nous pour travailler à creuser la terre. Afin de parvenir sous la terre l'on creuse 5 pieds en rond dans le milieu de nos 15 pieds et pour séparer notre terrain, ils plantent des petits piquets aux quatre coins. Il y a des bourgeois qui plaident pour des parterres qui ne sont pas bien tirés, la loi est sévère là-dessus. Quand nous avons creusé 30 pieds dans la terre, on fait des souterrains dans la terre avec de grandes précautions, car c'est très dangereux. Il faut laisser des petites parties de terre pour la soutenir afin qu'elle n'abime point sur nous, quoique ce malheur arrive quelques fois, ce n'est pas facile de connaître que l'on



Pour travailler dans ces mines nous avons chacun 15 pieds carrés, mais quand c'est des places nouvelles qu'ils découvrent, ils ont le droit d'en prendre 30 pieds carrés, on est maître de prendre d'autres personnes avec nous pour travailler à creuser la terre, afin de parvenir sous la terre l'on creuse 5-pieds en rond dans le milieu de nos 15-pieds, et pour séparer notre terrain, ils plantent des petits piquets aux quatre coins. Il y a des bourgeois qui plaident pour des partenes qui ne sont pas bien triés, la loi est sévère là dessus, Quand nous avons creusé 30 pieds dans la terre, on fait des souterrains dans la terre avec de grandes précautions, car c'est très-dangereuse il faut laisser des petites parties de terre pour la soutenir afin qu'elle n'abîme point sur nous, quoique ce malheur arrive quelques fois, ce n'est pas facile de connaître que l'on creuse que dans notre terrain surtout quand on vient auance de creuser dans les souterrains, c'est difficile de connaître le bout de notre partene, il y en a qui ont des rondes pour s'assurer Quand nous sommes rendus au fond, il fait de la lumière, car il fait très-noir, nous avons des souffirans en toile qui descendent de haut en bas pour tirer les mauvais airs, sans cela nos lumières s'éteindraient mais quand nos souterrains se rejoignent nous n'avons plus besoin de lumières, car cela nous donnent assez de clarté, et les mauvaises odeurs s'évaporent parce que l'on passe-jour, il y en a qui creuse des souterrains d'une lieue sous la terre, il arrive

des grands accidents, car souvent la terre abîmée  
sur eux, il y en a qui sont écrasés et d'autres qui  
ont des jambes de cassées par les roches qui se trouvent  
mêlés avec la terre. Les trous que l'on fait sont très  
dangereux pour les passant quand il fait noir ils  
tombe dans ces trous, cela arrive assez souvent, moi-  
même j'ai aidé à en sortir deux qui étaient tombés  
en revenant de veiller. Il y en avait un qui était en vie  
en vie, mais il a été un mois sans travailler, le pre-  
mier qui était tombé était en vie, le second a  
été préservé d'une manière miraculeuse par la  
Divine Providence, car il était très bas de bien haut.  
Les deux accidents sont arrivés quelques jours l'un



creuse que dans notre terrain surtout quand on vient avancé de creuser dans les souterrains, c'est difficile de connaître le bout de notre parterre, il y en a qui ont des sondes pour s'assurer. Quand nous sommes rendus au fond il faut de la lumière, car il fait très noir, nous avons des soupiraux en toile qui descendent de haut en bas pour tirer les mauvais airs sans cela nos lumières s'éteindraient mais quand nos souterrains se rejoignent nous n'avons plus besoin de lumière, car cela nous donne assez de clarté, et les mauvaises odeurs s'évadent parce que l'on passe partout. Il y en a qui creusent des souterrains d'une lieue sous la terre. Il arrive des grands accidents car souvent la terre abîme sur eux. Il y en a qui sont écrasés, d'autres qui ont des jambes de cassées par les roches qui se trouvent mêlées avec la terre. Les trous que l'on fait sont très dangereux pour les passants. Quand il fait noir ils tombent dans ces trous, cela arrive assez souvent. Moi-même j'ai aidé à en sortir deux qui étaient tombés en revenant de veiller. Il y en avait un qui était encore en vie mais il a été un mois sans travailler. Le premier qui était tombé était en traine, le second a été préservé d'une manière miraculeuse par la Divine Providence, car il est tombé de bien haut. Ces deux accidents sont arrivés quelques jours l'un près de l'autre.

J'ai travaillé pendant trois mois à six piastres par jour. Au bout de ces trois mois, un bourgeois vint me parler pour s'associer avec moi. Il avait un parterre qui n'était pas encore exploré, il me promettait de me nourrir mais s'il n'y avait pas d'or je perdrais mon temps et lui perdrait la nourriture qu'il donnerait. Avant d'accepter le marché je fus trouver mon bourgeois et je lui dis que s'il n'augmentait pas mes gages j'irais travailler avec le boulanger et quand mon bourgeois a vu que je voulais le laisser, il m'a remis deux piastres sur mes gages, cela me donnait huit piastres par jour. Pour ma nourriture j'eus la chance de la gagner chez un boulanger. C'était pour lui charroyer de l'eau, lui fendre du bois et le rentrer dans la tente de sorte que mes huit piastres me restaient claires. J'achevais ma journée à six heures et il me restait assez de temps pour faire la besogne du boulanger et par conséquent gagner ma pension. Ce boulanger prenait des pensionnaires.

J'ai travaillé encore trois mois à huit piastres par jour. Je travaillais seul avec lui, car les bourgeois étaient occupés à d'autres parterres qui n'étaient pas encore explorés. Je me suis aperçu qu'il volait trente à quarante piastres par jour, car c'était une place très riche. Je n'osais pas lui reprocher sa mauvaise conduite, car je le redoutais beaucoup, mais ces vols me contrariaient car j'avais à cœur de faire du profit pour mes maîtres et quand mon bourgeois fut de retour je lui racontai la mauvaise conduite de l'Écossais et le lendemain soir le bourgeois l'a clairé; l'Écossais était en diable contre moi, quoiqu'il fut parti je le craignais toujours parce qu'il m'en voulait beaucoup. Je couchais seul dans ma tente. Je redoutais un Français, il était jaloux et m'en voulait parce que je faisais plus d'argent que lui. Je n'étais pas beaucoup en sûreté. La nuit, ma tente était éloigné des autres. Un jour ce Français était en train, il me menaçait de m'ôter la vie, disant qu'il y avait assez de temps que j'étais en Californie, il était si fâché que ces menaces de me tuer me firent peur. Je rapprochai ma tente des autres tentes, mais je couchais toujours seul. Mais je ne dormais pas d'un bon sommeil. Dans le même temps il arriva un grand malheur. Une jeune Espagnole âgée d'environ

seize ans, a tué un jeune homme âgé de vingt ans. C'était un Anglais, un bel homme tout à fait. Ce pauvre garçon a été poignardé par cette méchante dans l'estomac, sa plaie ouvrait de quatre doigts, il tomba aussitôt à la renverse, raide mort. La jeune Espagnole fut pris aussitôt et toute l'assemblée la condamna à être pendue mais avant de lui ôter la vie, on lui donna deux heures pour mettre ordre à ses affaires. Pendant ce temps elle écrivit à ses parents pour leur faire ses derniers adieux en versant d'abondantes larmes. Quand elle eut fini d'écrire sa lettre, elle s'habilla avec ses beaux habits, elle mit un jupon rose avec un petit mantelet noir, les cheveux bien tressés et attachés avec de beaux rubans, un joli petit chapeau de panama, des belles pantoufles. Pendant ce temps il y avait des personnes qui préparaient sa potence. Cette potence était dressée sur un pont d'une rivière, une foule de personne se tenait là pour la voir venir. On pensait bien qu'on serait obligé de la supporter pour la conduire au supplice, croyant qu'elle serait trop tremblante. Mais cela a été tout le contraire, nous l'avons vu venir marchant seule, la tête en l'air, tout comme si elle eût été au noce. En arrivant à l'échafaud elle monta seule avec courage, se passa la corde dans le cou et se mit le noeud de la corde sur le cou; toute l'assemblée frissonnait de la voir faire. Après cela elle ôta son petit chapeau, le jeta bien loin et adressa la parole à l'assemblée en disant: "Je meure pour mon crime, j'espère d'en être pardonnée." Son discours fini, les personnes qui devaient exécuter le supplice donnèrent le coup. La potence était dressée comme ceci, il y avait une perche soutenue par deux piquets plantés chaque bout, il y avait un homme chaque bout de la perche avec une hache à la main pour couper la corde au temps fixé, il y avait un autre homme près de la potence un pistolet à la main. En envoyant le coup, les hommes ont coupé les bouts de la perche ensemble après quoi la fille s'est trouvée pendue. Ils l'ont laissé un quart d'heure ensuite ils l'ont pris pour la porter sur son lit dans sa petite chambre. C'était pénible à voir, mais elle n'était pas défigurée du tout. Le pauvre garçon qu'elle avait tué était encore étendu sur la place, il y avait une grande quantité de sang qui avait coulé de sa plaie, et le lendemain après-midi ils ont enterré les deux corps l'un près de l'autre.

Dans le même temps un de mes associés se cassa une cuisse, avec une grosse roche. Cela me fit beaucoup de peine. Le docteur acheva de lui couper la jambe. Ensuite ils mirent cette jambe dans une petite bière et l'enterrèrent plus loin. Pour l'or qu'on a la chance de trouver, c'est très difficile à conserver rapport aux voleurs. Il fallait avoir la précaution de la cacher dans la terre bien enveloppé et de bien tasser la terre dessus. Comme cela il n'y avait point de danger. Après que j'eus fini de travailler dans les mines pour mes bourgeois parce qu'il prenait un autre parti, moi je me suis engagé à un Français, encore à huit piastres par jour. J'avais bien de la misère, j'ai creusé jusqu'à 60 pieds dans la terre et j'étais seul pour faire ce triste et pénible ouvrage. C'était très dangereux, de travailler à cette place, car le sable était très mouvant, depuis quinze jours je travaillais pour un autre Français je n'avais que six piastres par jour. Je creusais 12 pieds de long et 15 de creux; quand j'étais rendu au fond il n'y avait plus que quatre pieds de hauteur, le sable déboulait tout, c'était très dangereux, il y avait de grosses roches dégagées par le sable qui était près de tomber pour m'abîmer. Quand je regardais au-dessus de moi et



que je voyais toutes ces roches qui ne tenaient plus qu'à un fil, je tremblais de tous mes membres. Au fond du trou il y avait deux pieds de bon pour l'or, cette mine était sur le bord d'une rivière. J'y ai travaillé trois semaines.

Dans la Californie il se fait des trous de ruses par les bourgeois. Il arrive quelque fois que quand l'ouvrage achève et qu'ils ont encore beaucoup de provisions, ils ne savent qu'en faire. Alors ils paient quelques personnes pour les envoyer à deux ou trois lieues, ils leur donnent de l'or, ensuite ils creusent un trou de trente pieds, jettent leur or dedans pour faire passer que c'est une place riche, cela est su bien vite et tous les mineurs s'y transportent

avec beaucoup de provisions qu'ils achètent des bourgeois, et en arrivant voyant ces personnes qui travaillent dans les trous et qu'ils trouvent beaucoup d'or, les mineurs se font des fêtes. Ils ne savent pas que c'est de l'or qui a été mêlé au sable par eux exprès. Ils se hâtent de creuser pour trouver de l'or qu'il leur semble avoir d'avance. Ils prennent des parterres et creusent jusqu'à trente pieds, mais tous ces travaux leur servent à rien. Ils mettent jusqu'à quatre semaines pour creuser ce trou et pendant ce temps les bourgeois vendent tous leurs effets, ce qui leur fait un gros bénéfice, car ils sont jusqu'à 300 hommes qui travaillent dans ces mines.

## RUSES DES BOURGEOIS

Dans la Californie il se fait des trous de ruses par les bourgeois, il arrive quelque fois que quand l'ouvrage achève et qu'ils ont encore beaucoup de provisions, ils ne savent qu'en faire, alors ils paient quelques personnes pour les envoyer à deux ou trois lieues, ils leur donnent de l'or, ensuite ils creusent un trou de trente pieds jettent leur or dedans pour faire passer que c'est une place riche, cela est su bien vite et tous les mineurs s'y transportent avec beaucoup de provisions qu'ils achètent des bourgeois, et en arrivant voyant ces personnes qui travaillent dans les trous et qu'ils trouvent beaucoup d'or, les mineurs se font des fêtes, ils ne savent pas que c'est de l'or qui a été mêlé au sable par eux exprès, ils se hâtent de creuser pour trouver de l'or qu'il leur semble avoir d'avance, ils prennent des parterres et creusent jusqu'à trente pieds, mais tous ces travaux leur servent à rien, ils mettent jusqu'à quatre semaines pour creuser ce trou et pendant ce temps les bourgeois vendent tous leurs effets, ce qui leur fait un gros bénéfice, car ils sont jusqu'à 300 hommes qui travaillent dans ces mines. Dans les villages il y

Dans les villages il y a beaucoup d'hôtels. Ils ont beaucoup d'instruments de musique, toutes les guerres du Mexique dépeint sur les tapisseries qui garnissent les murs des salons, le soir les travaillants vont veiller. C'est à qui aura plus de monde. Il y a des soirs que tous les gens sont dans le même hôtel, les autres hôteliers en sont jaloux, alors ils paient 4 à 5 bons hommes pour aller faire la chicane dans l'assemblée. En arrivant d'abord, ils se battent mais à la noirceur pour ne pas se faire connaître, et cela fait un grand dérangement dans l'assemblée, tout le monde sont obligés de partir pour aller dans un autre hôtel pour terminer leur veillée. Les chicaniers se battent tout le long du chemin, afin que les gens les suivent, tous les gens les suivent, ne sachant point que c'est par détour et ils passent le reste de la veillée à boire et à se divertir, c'est ce qui fait un grand profit à leur maître, il y a des hôtels où ils passent leur temps à jouer à l'argent, aux jeux de cartes, ils ont jusqu'à 15 tables garnies de petites piles d'argent, ils laissent que la place de mettre les cartes. La plus grande partie des mineurs déposent leur argent à ce jeu, ils vont veiller tous les soirs, passent même des nuits et s'ils ne connaissent pas le jeu comme eux ils dépensent tout leur argent.

Dans la Californie il y a des sauvages qui sont bien tristes à voir, ce sont des sauvages indiens, il y en a qui sont nus et d'autres qui n'ont presque rien pour se couvrir. C'est pénible de passer dans ces endroits-là. Trois semaines avant de partir pour mon pays il y a 78 personnes qui se sont fait tuer à 18 milles de moi. Ils ont été devancés dans le bois et ont été assassinés. Ils ont été tués à coup de pistolet et de couteaux. Ces meurtres m'ont donné beaucoup de crainte pensant qu'il pourrait bien m'en arriver autant qu'à ces malheureux.

Après avoir travaillé 15 mois à cet ouvrage, je me suis décidé à partir pour mon pays plein de joie mais avec inquiétude, car j'avais long de chemin à faire. Avant de partir j'ai fait présent de ma tente à un nommé Olivier Tibodeau ainsi que d'autres petits effets, ensuite j'ai arrangé mes affaires, fait mes préparatifs de départ. C'est un dimanche. J'ai essayé de louer un mulet mais je n'avais pu en trouver, ils étaient tous loués. J'étais bien en peine car je partais seul, mais je me suis décidé de partir avec d'autres mais ils avaient des mulets. Je m'efforçais de les suivre. Avant de partir je fis mes adieux aux personnes où je demeurais c'est-à-dire où je pensionnais. Ils furent bien surpris, car ils ne savaient pas que je voulais partir. Je ne leur avais point dit, car c'est dangereux de se faire tuer. Je partis le lundi matin. Je mis tout mon or dans une ceinture autour de moi dans de la ouatte, je mis cette ceinture entre mes froques et ma chemise avec des bretelles. J'avais au-dessus de 1600 piastres. J'en avais gardé un peu pour mes dépenses. Je me suis mis en route avec 6 hommes qui partaient pour leur pays et j'ai marché jusqu'au lendemain avec eux et avec bien de la misère car ils étaient à cheval et moi j'étais à pied et ensuite ils ont pris le devant disant qu'ils étaient pressés et moi je suis resté seul. J'ai fait tout mon possible pour qu'ils m'attendent, les suppliant d'avoir pitié de moi afin qu'ils ne marchent pas trop vite pour que je puisse les suivre mais ce fut en vain. Ils sont partis sans pitié et je suis resté bien en peine quoiqu'ils m'avaient dit qu'il n'y avait point de danger. Mais moi je savais bien qu'il y avait de graves dangers, car j'avais encore 12 lieues à faire presque toujours dans le bois.

Au bout de douze lieues il y avait une petite ville appelée Maryville. Là il y a des bateaux à vapeur. Pour me rendre à cette ville, j'ai presque toujours couru pour ne point me faire dégrader par mes associés car étant éloigné d'eux j'avais peur d'être assassiné. Le soir venu j'ai logé chez un aubergiste. J'étais bien fatigué et presque malade, j'avais trop couru, car j'avais des points de côté. J'étais tout en sueur, cela m'a coûté douze schelins 6 pour ma pension et six pour ma retraite et mon coucher. Le lendemain je me remis en route et je me suis rendu le soir à la petite ville appelée Maryville et le lendemain matin je suis embarqué dans un bateau pour la ville SACRAMENTO. Nous nous sommes rendus assez heureusement et le lendemain je suis embarqué dans un autre bateau à vapeur pour me rendre à San Francisco. A Sacramento il y a beaucoup de saumons et d'autres petits poissons qu'ils prennent à la perche. Le saumon est très maigre mais le petit poisson est bien gras.

Je suis resté dans la ville de San Francisco quinze jours parce que le bateau n'était pas prêt à partir. Je me suis engagé pour faire la manoeuvre. Nous étions cinq cent passagers à bord, nous donnions cent piastres de passage mais moi j'étais engagé. Je gagnais mon passage. En partant nous avons tiré du canon en criant le chapeau à la main. Hourra pour la Californie et les personnes de terre nous répondaient en criant comme nous, hourra pour la Californie. Mais moi je ne pouvais pas me réjouir voyant que mon frère n'était pas avec moi. A bord le bateau il y avait beaucoup d'animaux de toutes espèces. C'était pour l'utilité des passagers. Nous nous sommes mis en route pour nous rendre à Panama, il y avait 720 lieues pour se rendre à cette ville. Après trois jours de marche ils ont presque tout perdu leurs moutons car les parois étaient bas, et ils avaient peur du monde, comme leur petit clos était proche des parois, ils ont tous sauté à l'eau quand un sautait, tous les autres voulaient le suivre. Il n'en a resté que quelques uns. Nous marchions toujours mais les chaleurs étaient étouffantes, quoique nous étions à l'ombre du soleil par des grandes toiles qui couvraient le bateau, sans cela, nous aurions péri de chaleur. Il est mort deux boeufs par la chaleur, ils les ont aussitôt jetés à l'eau. Le soir la lune brillait, elle était droite au-dessus de nous, sans aucun ombrage. Il était impossible de dormir avec nos froques, il fallait mettre des chemises de coton pour pouvoir dormir, et nous couchions dans l'entre-pont, d'autres couchaient sur le pont pour être plus à la fraîche, mais c'est dangereux de prendre des maladies. C'était dans le mois de décembre. Après sept ou huit jours de marche, nous avons manqué périr sur un galais de roche. C'était en plein jour et la mer était vraiment belle, ce fut par manque de prudence et tout à coup, nous avons aperçu le danger et aussitôt le second se mit à crier, vite, vite, nous sommes perdus. Il prit la barre et fit revenir le bâtiment. Il a évité le danger. C'était d'autant plus dangereux car nous allions vite comme le vent. Sans le second, à moins de cinq minutes, nous aurions tous été perdus...

Avant d'arriver à Crucisse, il y a de très belles îles, je crois que ce sont les plus belles îles du monde. C'est de voir tous ces beaux arbres si bien feuillés. C'est de toute beauté. Ces îles ne sont pas bien éloignées les unes des autres, mais il paraît qu'il se tient beaucoup de mauvaises bêtes car le bois est fort. Nous sommes arrivés à Crucisse à neuf heures du matin. Là ce ne sont que des Mexicains, nous sommes arrêtés à cette place pour prendre du

charbon. C'est les Mexicains qui chargent le charbon, il y en a qui ont des grandes culottes larges d'au moins deux pieds et le côté des jambes se boutonnent du haut en bas. Mais souvent ils ne les boutonnent pas. Il y en a qui sont habillés en drap fin, d'autres qui sont mis bien pauvrement, nous en avons vu qui étaient nus, il n'y a pas d'enfant habillé jusqu'à l'âge de douze ans, ils sont nus. Il y en a une quantité sur le bord de la mer avec de petites bottes. Ils ne font que nager, ils nagent très bien et même il y avait des personnes qui jetaient des pièces d'argent au fond de l'eau et ils plongeaient si bien qu'ils revenaient sur l'eau avec, jamais ils n'en perdaient une seule. C'était un plaisir de les voir faire. Ils plongeaient tous ensemble c'était à qui aurait l'argent. Deux Mexicains amenèrent à bord de notre bateau deux boeufs d'une grosseur énorme. Ces deux Mexicains étaient complètement nus. A cet endroit il y a des petits poissons rouges.

Le lendemain de notre arrivé à Crucisse, nous avons repris notre route pour nous rendre à Panama. Après trois jours de marche les chauffeurs ont trouvé une boîte de poudre dans le charbon, tout le monde était épouvanté de voir cette poudre dans le charbon car c'était dangereux. Nous avons pensé que c'était des Mexicains qui avaient mis cette boîte de poudre dans le charbon parce que les Mexicains en voulaient aux Américains et notre capitaine était un Américain. Nous avons toujours peur qu'il s'en trouve d'autres caisses dans le charbon. Nous sommes arrivés à Panama et partant de San Francisco pour nous rendre à Panama, nous avons fait marché pendant 13 jours. Nous avons fait 1150 lieues. Pour débarquer ce sont des nègres qui nous mettent à terre et des Mexicains, ils ont des petites chaloupes car le bateau à vapeur n'approche pas terre, car c'est trop plat. Nous donnions trois piastres par tête pour nous faire débarquer. En arrivant à terre nous sommes entrés dans une auberge, c'était le matin. Ensuite nous avons été dans la ville. C'est habité par des nègres et des Mexicains, mais il y a des Eglises catholiques. Nous y sommes entrés, c'est beau de voir tous les beaux tableaux des Saints et de la Ste Vierge. L'intérieur de ces églises est tout en or, mais l'extérieur n'est pas aussi riche, la mousse prend sur le comble. Comme nous étions dans une des églises il est entré cinq prêtres. Ils se sont mis en arrière de l'église puis se sont mis à lire chacun leur tour. Ils se levaient debout et lisaient à haute voix, mais en langue mexicaine.

Dans cet endroit nous avons vu de très beaux jardins, il y a beaucoup d'orangers, il y en avait qui étaient en fleurs. D'autres dont le fruit était gros et cela dans le même arbre. Dans ces jardins il y a toutes espèces de fruits. Le climat est bien chaud. Ils ont de la fraîcheur quand la mer baisse et elle baisse beaucoup, alors on va se promener sur le bord du rivage pour se rafraichir. Il y a beaucoup de petits coquillages. Il y a des remparts d'une hauteur énorme, c'est fait du temps des guerres mexicaines. J'ai vu quelques soldats, mis bien pauvrement, nu-pied et encore les pieds bien noirs. Le lendemain de notre arrivé à Panama je me suis remis en route avec un grand nombre de personnes. Il y en avait qui avait loué un mulet, d'autres qui étaient à pied. Il était aussi avantageux pour celui qui n'avais pas grand bagage d'être à pied. Partant de cette ville, je me suis associé à un Français pour faire route ensemble. Quand nous eumes passé la ville, nous avons trouvé des chemins bien mauvais, et très étroits. L'on passe que deux l'un contre l'autre et de chaque côté du chemin ce sont des murailles

de roches, faites je crois par la main de Dieu. Ces murailles ont de 20 à 30 pieds de haut, il y avait des bouts de ce chemin dont il n'y avait des murailles que d'un côté, de l'autre c'était du bois. Il se tient beaucoup de mauvaise bêtes. Ces chemins ont tous été pierrotés anciennement par les Mexicains du temps de leur guerre. Il y a aussi des petites postes de place en place, tout le long de ce chemin. Il faut avoir de bons souliers pour passer par là. Dans notre chemin nous avons fait rencontre d'un gros nègre, il avait une figure de meurtrier, il a passé contre nous en bougonnant dans ses dents. Peu de temps après nous avons aperçu derrière nous sept sauvages, ils nous paraissaient furieux. Ils portaient tout autour du corps toutes sortes d'armes. En apercevant ces figures de meurtriers, nous nous crûment perdus, nous nous sommes dit entre nous, voilà notre fin. Nous ne pourrons certainement pas l'éviter. En même temps nous avons hâté notre marche, mais plus que nous courions, plus les sauvages avançaient vite sur nous. Dans notre course nous avons rejoint un vieillard qui prit la fuite avec nous. Les sept sauvages qui nous poursuivaient se mirent à siffler dans leurs dents, cela nous a fait penser qu'ils n'étaient pas seuls. Nous nous mimes à regarder autour de nous et bientôt l'on vit sortir au devant de nous sept autres sauvages en sifflant et armés comme les premiers, ils se sont mis à nous poursuivre. Il nous a été impossible de les fuir mais ce ne fut pas sans avoir fait tous nos efforts pour nous éloigner d'eux. Le pauvre vieillard qui était avec nous écrasait de fatigue, ses jambes déjà affaiblies par l'âge et la maladie, ne pouvaient plus le soutenir. Son âge ne lui permettait de courir comme nous. Enfin, il vint à manquer tout à fait, resta là au risque d'être mis à mort d'un instant à l'autre. Nous, nous avons continué notre route avec vitesse et nous ne savons pas ce qu'est devenu ce pauvre vieillard. Etant arrivé sur le haut d'une côte les sauvages se sont arrêtés, et sont revirés de bord. Je crois qu'ils ont eu peur car il y avait un grand nombre de personnes au bas de cette côte, c'était des gens qui s'en retournaient dans leur pays. Il était grand temps que nous nous arrétions car nous ne pouvions plus courir. Mon associé avait les pieds blessés d'une manière horrible et moi les points m'étouffaient. Je souffrais beaucoup de cette maladie, cela dépendant d'avoir trop couru.

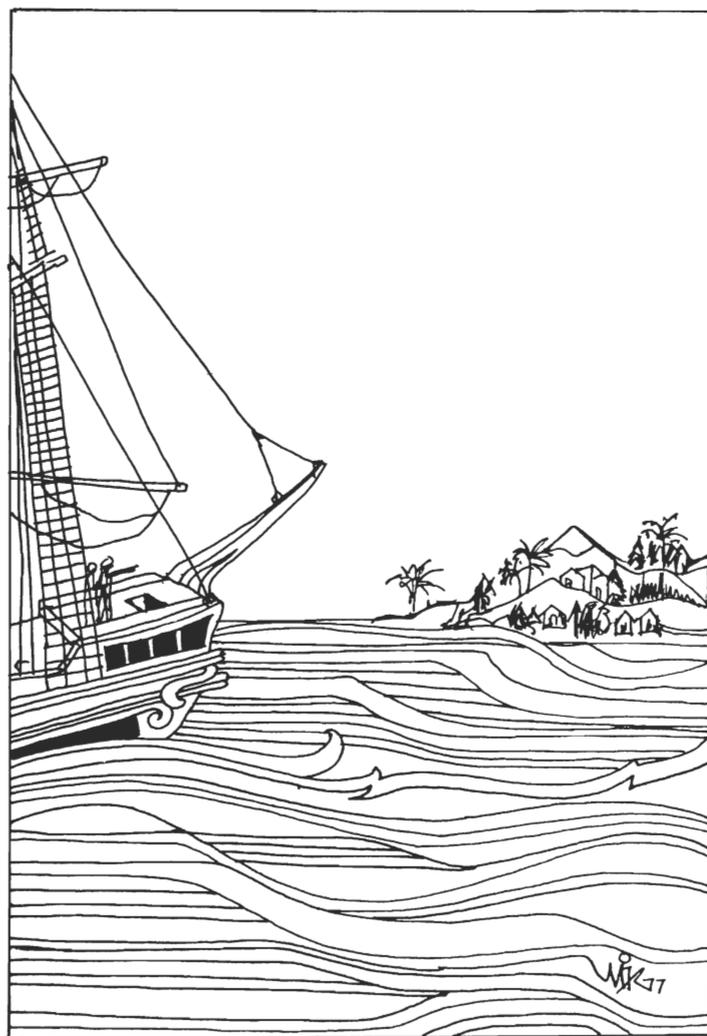
Après s'être reposé un peu, nous avons repris notre route, nous sommes arrivés à une rivière appelé Gorganna, là il y a un petit fort habité que par des nègres, il n'y a que deux maisons Américaines, c'est très dangereux de passer le long de cette rivière, car il y a beaucoup de crocodiles, il y en a qui se tiennent sur le bord du sable. Ils sont toujours prêts à dévorer ceux qui n'ont pas la prudence de les éviter. Il ne faut pas non plus s'asseoir sur les bords des petits bateaux quand on traverse de crainte qu'ils s'élancent sur nous et les traversiers. Les traversiers sont bien méchants quand ils se trouvent moins de passagers qu'eux. Ils les assassinent, il faut toujours embarquer plusieurs passagers à la fois, car quand ils voient bien du monde et que nous soyons plus fort qu'eux, ils n'osent pas se révolter. Pour nous nous sommes rendus assez heureusement quoique nous avons passé la nuit.

Le lendemain nous sommes embarqués dans un bateau pour nous rendre à Chagrèse sur le golfe du Mexique. C'est une place habitée par toutes sortes de nations. Cette place est dangereuse pour la maladie car il

y a de la brume le matin. Cette brume est très épaisse et il mouille si souvent que la terre est toujours tremblante. Il y a une espèce de poux vénéneux sur la terre qui font mourir toutes les personnes qu'ils piquent. Une fois qu'ils se mettent après les jambes, ils enfoncent d'une manière si horrible que les jambes leur enflent, leur deviennent bien noires. Cette enfle leur gagne le corps et puis ils meurent car il n'y a aucun remède connu pour les guérir. Nous sommes restés trois jours dans cette place, là la mer ne baisse presque pas. Pendant que nous avons été là elle n'a baissé que de trois pieds, c'est une mer maligne. Pour embarquer dans les bateaux à vapeur, il faut partir de terre dans des petits bateaux car les bateaux à vapeur ne peuvent approcher terre car la mer est trop maligne et le terrain trop bas. Partant de Chagrèse je me suis rendu à San Juan Guatemala, c'est un petit village très laid. Le terrain est bien bas, là nous avons pris une passagère avec son enfant. C'était une Française qui venait de la Nouvelle-Orléans. Cette femme était venue à ce village pour rejoindre son mari qui était là depuis quelques temps, mais en arrivant là, elle eut la douleur d'apprendre que son mari était mort, elle était désolée. Elle s'embarqua tout de suite pour retourner à la Nouvelle-Orléans, mais aussitôt qu'elle fut embarquée, la maladie l'a prise. Il s'est trouvé un Français qui l'a pris en soin, mais tous les remèdes ont été inutiles. Elle est morte. Après qu'elle fut morte, on lui attacha une corde au cou avec une roche, et quoiqu'elle fut protestante, ils ont fait

une petite prière, ensuite ils l'ont jetée à l'eau et le même Français qui avait soigné cette pauvre femme est mort le lendemain de la même maladie. Cette maladie était le tiffus, nous en étions presque tous atteints. Quand je me suis vu pris de cette maladie qui est si dangereuse, je pensais finir mes jours d'un moment à l'autre, mais la Providence en a disposé autrement mais je m'en suis senti longtemps.

Et de San Juan nous nous sommes rendus à la Havanan dans l'île de Cuba. C'était le jour de l'An, c'est la plus belle place que j'ai vue. Il faut voir toutes les décorations qu'ils font pour ce jour, tous ces beaux pavillons, ils en mettent jusque sur les hauts des maisons. Cette ville est toute entourée de remparts, et d'une grandeur immense. Pour rentrer dans cette ville, il faut donner une piastre et pour partir il faut en donner autant. Le jour de l'An est une fête solennelle pour eux. Leurs semences commencent le premier de janvier. Cette ville est habitée par des Espagnols et ils sont très jaloux. Il n'entre aucun bâtiment dans le port après le coucher du soleil et ne peuvent non plus sortir avant le lever du soleil. Moi je n'ai pas débarqué car je craignais leur jalousie. La rivière est très étroite, il n'y a que la largeur d'un bâtiment. Dans cet endroit là il y a beaucoup de fruits surtout les oranges, il y en a en grande quantité. En partant de la ville nous nous sommes mis en route pour la Nouvelle-Orléans mais avant d'arriver nous avons failli périr. Nous avons enduré une forte tempête, et là ce que



l'on craignait le plus c'était d'être jetés sur quelques îles. Il faisait tellement noir qu'on ne distinguait rien du tout et la pluie tombait par torrent, mais enfin grâce à Dieu, nous nous sommes rendus sans accident, nous y sommes restés que deux jours. J'étais avec deux associés, un d'eux partit pour visiter un parent qu'il avait dans cette ville et il n'est pas revenu. Nous avons logé chez un nommé Paquet. Il y avait une foule de monde et c'était dangereux pour nous. N'étant que deux associés parmi tant de monde, ce Paquet avait navigué en Canada.

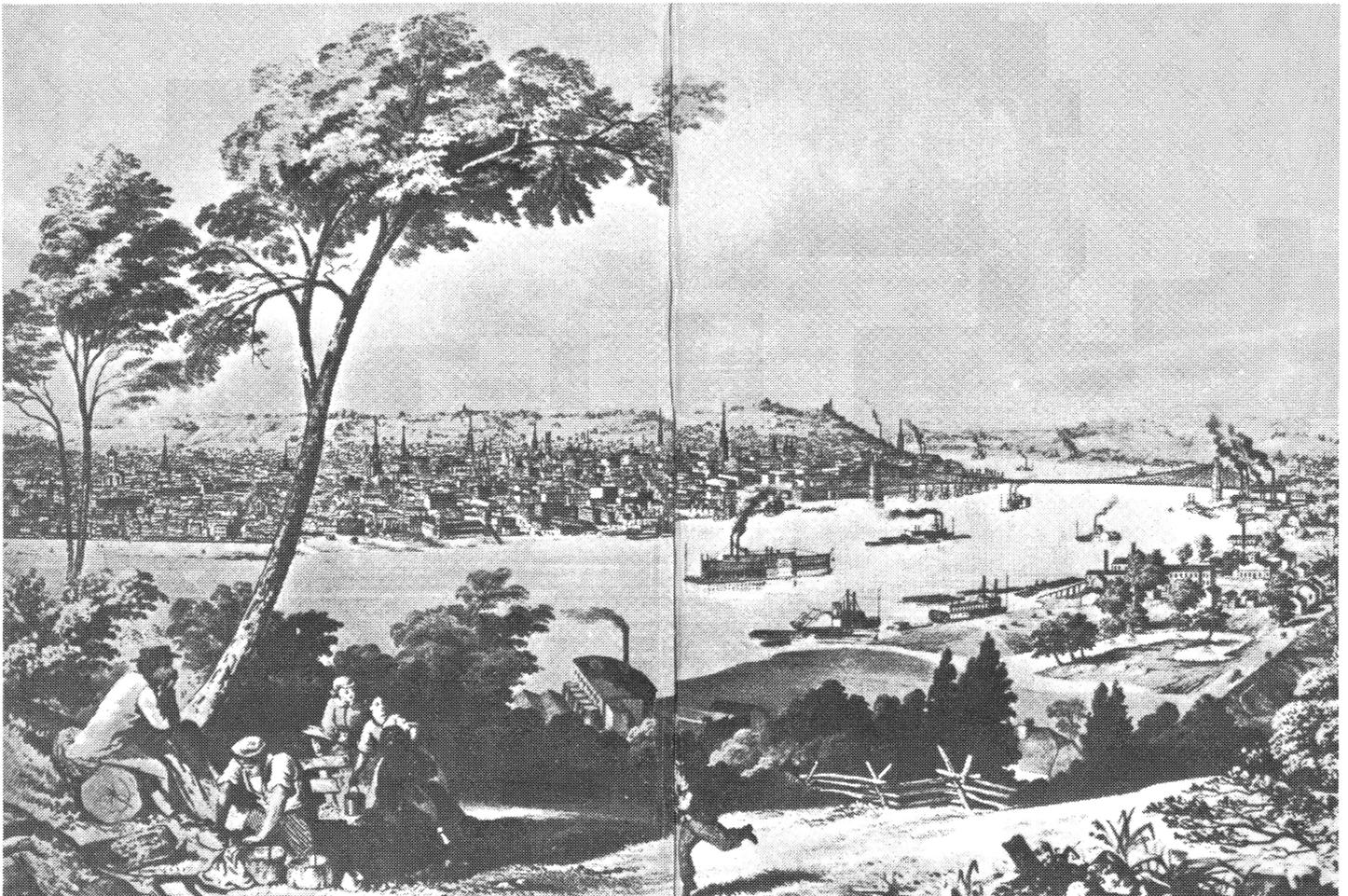
Partant de la Nouvelle Orléans, nous nous sommes mis en route pour Cincinnati Ohio, mais avant d'arriver, nous avons enduré beaucoup de misère, après quelques jours, nous sommes trouvés pris dans les glaces. Le vapeur forçait pour passer dans cet endroit, la rivière a beaucoup de croches, les glaces se ramassaient et ensuite c'était bien difficile de passer à travers ces tas de glaces, il faut plusieurs reprises pour parvenir à y passer. Nous avons vu deux bateaux à vapeur en naufrage, pris dans les glaces, mais toutes les équipages s'étaient sauvés. Le bateau sur qui j'étais monté a bien failli lui aussi périr dans les glaces. Nous avons été à la dernière de nos peurs, il y a deux matelots qui se sont noyés, ces deux pauvres malheureux n'avaient plus la force de se tenir, ils avaient les deux pieds gelés et le reste n'en valait pas mieux. Pour moi je n'étais pas encore bien portant de la maladie que j'avais prise à la Havanna, sans cela je ne me serais pas embarqué pour passer dans cette rivière. J'aurais at-

tendu pour passer par mer, c'est moins dangereux et le trajet plus court. Nous sommes enfin parvenus à passer cette rivière mais non sans éprouver bien des misères.

Rendu à Cincinnati Ohio, j'ai embarqué dans les chars, quelques fois dans les diligences Stege. En débarquant une fois dans un village, un Français vint à moi et m'offrit à aller chez lui. Je le remerciai prétextant que sa demeure était trop éloignée et qu'il était trop tard. Voyant cela il se mit à suivre mon porte-manteau comme pour me forcer à le suivre. Comme il continuait à me solliciter, je me suis retiré bien promptement et me suis embarqué dans un Stege pour me mettre en sûreté et je me suis rendu à Buffalo le midi, je me suis rembarqué le lendemain matin pour continuer ma route, je me suis rendu à Schenectady, de là à Albany, ensuite je me suis rendu à Saint-Jean sur la rivière Chambly, de là à Montréal, et ensuite à Québec.

Etant à Québec je remerciai Dieu de m'avoir tant de fois préservé de la mort et à travers tant de danger. Il fallait être préservé par la main de Dieu et protégé de la Sainte Vierge. De Québec je me suis enfin rendu aux Trois-Pistoles. Dans la maison paternelle j'ai eu le bonheur de revoir mon vieux père vivant ainsi que ma belle-mère, mes frères et sœurs. Ça été une réjouissance aussi pour eux de me revoir car ils me croyaient bien dans l'autre monde.

Martial Rioux et son frère Sévérin.



Cincinnati au XIXe siècle.

Source: Bayrd Still, *Pionniers vers l'Ouest*, Tome I, Paris, Editions Seghers, 1961, 187 p.

# **Semaine du patrimoine du 20 au 26 juin 1977**



\$1.50

